

LE NOUVEAU
DÉCAMÉRON

—
SEPTIÈME JOURNÉE

M 544485
B 544503

LES CONTEURS
DE LA SEPTIÈME JOURNÉE

Edmond de Goncourt

Valréas

Arsène Houssaye

Théodore de Banville

Paul Arène

Catulle Mendès

Guy de Maupassant

Léon Cladel

René Maizeroy

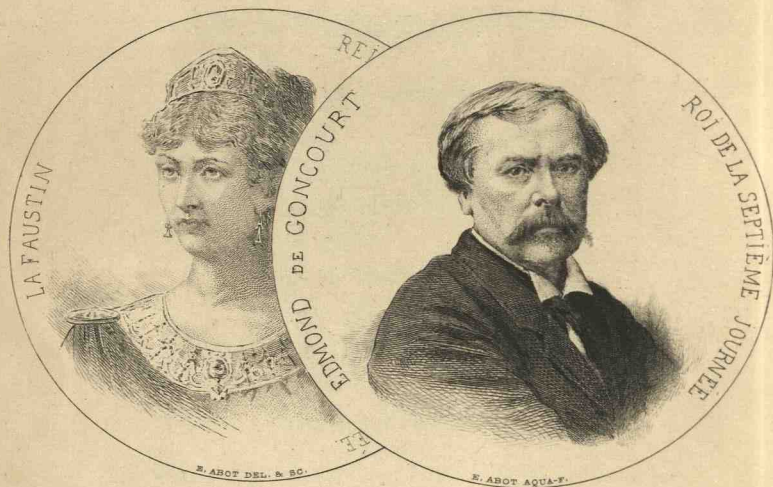
Armand Silvestre

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

75 exemplaires sur papier de luxe : japon et vergé, avec double suite
de gravures.

LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

SEPTIÈME JOURNÉE



LES CONTEURS

Edmond de Goncourt
Valréas
Arsène Houssaye
Théodore de Banville
Paul Arène

Catulle Mendès
Guy de Maupassant
Léon Cladel
René Maizeroy
Armand Silvestre

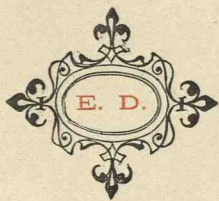
Nov. A. 18.061

LE NOUVEAU

DÉCAMÉRON

SEPTIÈME JOURNÉE

L'AMOUR AU THÉÂTRE



Donatia

Gheorghe M. Vlasto

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÈANS

1886

Tous droits réservés.

41188

SEPTIÈME JOURNÉE

L'AMOUR AU THÉÂTRE



L'AMOUR AU THÉÂTRE



Le château de la Marquise se réveilla, plongé dans un de ces brouillards opaques qui ont l'apparence d'un lait gazeux. C'est par ces temps singuliers que les grandes villes s'illuminent, en plein jour, de torches ardentes qu'on aperçoit à peine à quelques pas de distance. Un jour assombri filtrait péniblement dans les vapeurs épaisses, qui n'étaient pas tout à fait de saison. Mais la nature a ses caprices, et le lourd

nuage qui s'appesantissait lourdement sur le pays ne paraissait pas près de se lever. Les visiteurs arrivèrent en retard, car les voitures marchaient non sans peine, et les chemins de fer avaient réduit et ralenti leur service.

On ne s'en aperçut guère; les habitants du château, trompés par ce jour gris, avaient prolongé leur sommeil. Cependant la persistance du crépuscule finit par lasser leur paresse. On se leva; on descendit dans les galeries où se réunissait la compagnie, et l'on s'assura avec plaisir qu'elle ne serait ni moins nombreuse ni moins brillante qu'à l'ordinaire. Les visiteurs, qui arrivaient contre vent et marée, avaient beau jeu à raconter des odysées. C'étaient des rencontres imprévues, des services rendus à des gens dont on avait pu à peine distinguer le visage; mais, en fin de compte, tout le monde avait touché le port sans mésaventure.

La marquise Thérèse, pour égayer un peu ce jour mélancolique, fit illuminer la serre de toutes les lumières qu'elle put se procurer. Cela donna à la végétation précieuse qui s'y épanouissait un vague aspect de décor de féerie. Pensez que les belles habituées de la maison avaient assorti leur toilette à la circonstance et s'étaient pavoisées de couleurs plus voyantes que d'habitude; les fleurs les plus éclatantes

sortent des feuillages les plus sombres ; et le goût des Parisiennes n'est jamais en défaut. En vérité, elles l'avaient fait sans y songer, mais leurs vêtements s'étaient illuminés comme la serre, et quand la belle Céphise Ador parut au bras d'Edmond de Goncourt, il lui sembla qu'elle entrait en scène, elle s'arrêta comme pour entendre frapper les trois coups traditionnels.

— Vous voyez que la nature travaille pour nous, lui dit la Marquise ; c'est cette affreuse brume qui m'a suggéré l'idée de cet éclairage en plein jour, et jamais cadre ne fut mieux imaginé pour raconter des histoires d'amour au théâtre. Prenez place, belle Faustin, puisque vous êtes la Reine de cette journée, et soyez sûre que personne ne se révoltera contre la toute-puissance du talent et de la beauté.

L'influence du milieu que nous avons essayé de décrire, se répandait jusque dans les paroles de la Marquise, qui n'était pas toujours aussi cérémonieuse. Elle avait joué, sans le savoir, le personnage du Prologue, et, séduits par sa parole, ses invités prirent place, admirablement disposés en faveur de la représentation qui allait commencer.

Elle débuta par une courte conversation entre la Reine et le Roi qui devait, selon l'usage, ouvrir la série des contes de la journée.

— *Plus haut ! s'écria la Marquise en riant. Votre conciliabule me rappelle une chanson légendaire :*

Le Roi dit à la Reine,
La Reine dit au Roi...

Cette chanson n'a que ces deux vers, blancs s'il en fut, et qui se répètent indéfiniment. Elle a le privilège d'exciter la curiosité et de ne jamais la satisfaire. Soyez plus cléments qu'elle, et dites-nous un peu vos secrets.

— *Madame, ce secret est celui de la comédie. Sa Majesté me demande une histoire de théâtre, et celle que je pourrais conter est trop longue et trop compliquée. Je ne vous dirai pas les caprices et les succès de la Saint-Huberty, cette reine de l'Opéra français, précurseur de ces grandes artistes, enfants gâtés du public, qui ont succédé aux rois dans le privilège du bon plaisir, et qui n'ont d'autres lois que leur volonté et leur fantaisie. Le récit pourrait en être dangereux, car on en ferait certainement des applications auxquelles je ne songe pas. Je vous raconterai plutôt quels étaient au XVIII^e siècle les débuts de la plupart de ces créatures triomphantes, et quelle étroite parenté rapprochait alors le théâtre de la galanterie.*

— Très volontiers, dit la Marquise, et nous voilà prêtes à vous écouter.

Alors, Edmond de Goncourt, ce maître de toute une littérature, celui qui, avec son frère, créa une nouvelle espèce de roman et inventa un style, parla ainsi :

LA COURTISANE

AU THÉÂTRE



N novembre 1774, il suffisait à une femme de l'*encatalogement*, de l'inscription à l'Opéra ou à la Comédie-Française, pour ne plus être soumise au bon plaisir de la police, pour jouir de l'inviolabilité commune, et entrer pour ainsi dire dans une possession absolue de sa personne. La dernière des filles de chœur, de chant ou de danse, la dernière des figurantes était émancipée de droit : un père, une mère, indignés de son inconduite, ne pouvaient plus exercer sur elle l'autorité paternelle; et il lui était permis de braver un

mari, si elle était mariée. Aussi, de la part de toutes ces femmes, *demi-castors*, *filles de vertu mourante*, quelles aspirations vers ces planches qui donnaient l'affranchissement, qui délivraient du pouvoir de la famille, qui sauvaient des rapports de l'inspecteur Quidor! Monter là c'était l'effort et l'ambition de chacune. Toutes les protections qu'elles pouvaient capter, elles les mettaient en jeu pour arriver jusqu'à un Thuret ou jusqu'à un de Vismes, pour franchir la porte de ce cabinet fameux et redoutable, le cabinet du directeur. Et n'est-ce pas là, sous les pilastres aux feuilles d'acanthe, au-dessous des nymphes nues dormant dans les grands cadres, dans le boudoir majestueux où le maître tout-puissant trône en robe de chambre auprès du bureau chargé de faisceaux de licteurs, de casques à panaches, de brocards, de partitions ouvertes de Castor et Pollux, n'est-ce pas là que Baudouin, le peintre et l'historien de la demi-vertu, a placé le *Chemin de la fortune*? Généralement le directeur est un homme; sur une mine de jeunesse, sur un joli sourire, sur un bout de jambe, sur un peu de gentillesse et beaucoup de bonne volonté qu'on lui montre, il consent à recevoir et à agréer. Une fois le maître séduit, la femme est inscrite; et

quelque peu douée qu'elle soit, Maltaire *le Diable*, ou quelque autre habile homme la mettra, au bout de trois mois, en état de paraître sur ses jambes dans un ballet. C'est alors qu'elle se montrera dans les « espaliers » vêtue de soie couleur de ciel et couleur d'eau, habillée en ruisseau, déguisée en fleur, en rayon, enveloppée de gaze, couronnée de guirlandes, demi-nue et le corps visible à travers le nuage écourté, la jupe de rubans, la petite tenue de déesse que le fripon crayon de Boquet excelle à dessiner ; et les aventures ne tarderont pas à venir. Mais encore mieux qu'aux représentations, la petite danseuse prendra les cœurs pendant les répétitions, les longues répétitions d'hiver. Sur une chaise conquise non sans peine, tout au bord de l'orchestre, la jambe nonchalamment croisée sur le genou, enveloppée d'hermine et de martre zibeline, les pieds sur une chaufferette de velours cramoisi, faisant d'un air distrait des nœuds avec une navette d'or, ouvrant ses tabatières, aspirant les sels d'un flacon de cristal de roche, jetant mille regards à la dérobée, et comme échappés, dans la coulisse pleine d'hommes, elle aura tout son prix. La haute finance, les riches étrangers, ne tarderont pas à l'apprécier. Et, à la suite d'une de ces répétitions, la

fortune arrivera chez la fille d'Opéra sous la figure d'un traitant.

C'était là le grand pas, l'envolée de la fille galante vers le grand monde, vers la haute sphère des *demoiselles du bon ton*, un monde auquel rien ne manquait, qui avait ses poètes, ses artistes, ses médecins, ses salons, ses directeurs même et une église ! des heiduques dont la taille étonnait la rue, des loges d'apparat aux représentations courues, des places aux séances de l'Académie où il trônait dans une lumière de diamants ! Le salon de peinture était rempli des images de ce monde ; l'art lui demandait ses modèles ; la sculpture lui modelait dans le talc une immortalité légère, la seule qu'il pût porter ! Les Vauxhall, les Colisées ne semblaient s'élever que pour lui ; les architectes rêvaient des Parthénons en son honneur. Son luxe passait dans les promenades publiques comme un triomphe : ses voitures de porcelaine, aux traits de marcassite, émerveillaient Longchamps. Ce n'était que richesse autour de lui, que magnificence sous sa main ; si bien qu'aux encans publics, les femmes les plus titrées et les plus opulentes se disputaient ses dépouilles et les choses à sa marque. Par ce qu'il répandait de splendeur et d'éclat, par le spectacle prodigieux

qu'il donnait, par ses mille éblouissements, son bruit, son mouvement, ses élévations subites, ses changements imprévus, ce monde ressemblait à une féerie. Par tout ce qu'il touchait, tout ce qu'il approchait, ce qu'il séduisait, il s'élevait à la puissance. Il occupait et distrayait le coucher du Roi qui s'amusait de ses anecdotes, et feuilletait en souriant le roman libre de ses jours et de ses nuits. Il intéressait la cour ; il passionnait Versailles où l'exil d'une Razetti faisait une émeute. Il était presque un pouvoir, un pouvoir qui comptait des créatures et des victimes, un pouvoir qui poussait Rochon de Chabannes dans la diplomatie, un pouvoir qui obtenait une lettre de cachet contre Champcenets !

Chose singulière ! toutes les femmes de ce monde s'élèvent avec leurs aventures. De la prostitution, elles dégagent la grande galanterie du dix-huitième siècle. Elles apportent une élégance à la débauche, parent le vice d'une sorte de grandeur, et retrouvent dans le scandale comme une gloire et comme une grâce de la courtisane antique. Venues de la rue, ces créatures, tout à coup radieuses, adorées, semblent couronner le libertinage et l'immoralité du temps. En haut du siècle, elles représentent la Fortune du Plaisir. Elles ont

la fascination de tous les dons, de toutes les prodigalités, de toutes les folies. Elles portent en elles tous les appétits du temps; elles en portent tous les goûts. L'esprit du dix-huitième siècle montre en elles sa séduction suprême et sa fleur de cynisme. Elles répandent l'esprit, elles l'accueillent, elles le caressent et l'enivrent. Elles jettent, à la façon de Sophie Arnould, sur les hommes et les choses, ces mots, ces pensées qu'on dirait jetées par Chamfort dans le moule d'un jeu de mots; elles écrivent ces lettres sans art qui s'élèvent chez l'une au ton gras de Rabelais, chez l'autre à l'enjouement de La Fontaine. Elles se donnent sur leurs théâtres l'amusement de la comédie inédite, le régal des plus fines débauches de l'esprit français. Elles vivent dans l'atmosphère de l'opéra du jour, de la pièce nouvelle, du livre de la semaine. Elles touchent aux lettres, elles s'entourent d'hommes de lettres. Des écrivains leur doivent leur premier amour, des poètes leur apportent leur dernier soupir. A leurs soupers, aux soupers des Dervieux, des Duthé, des Julie Talma, des Guimard, les philosophes se pressent, apportant le rêve de leurs idées, buvant à l'avenir devant la Volupté. Auprès d'elles s'empresent et s'agitent les plus grandes passions, les

princes, les idées, les cœurs, les intelligences. Véritables favorites de l'opinion publique, chaque jour elles grandissent par leurs amants, par leur popularité, par la renommée de leur atticisme dans toute l'Europe; et la curiosité, l'attention, le génie même du dix-huitième siècle, tourne un moment autour de ces filles célèbres, comme autour de ses muses et de ses patronnes familières.

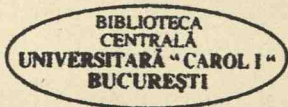
Par les chanteuses, les danseuses, les comédiennes, toutes les femmes de théâtre qui, avec leurs talents et leur renom, lui donnaient un si grand lustre, ce monde des *impures* fameuses est entré, dès le commencement du siècle, dans la société même et au plus haut de la bonne compagnie. Le dix-huitième siècle, qui refuse aux comédiennes la bénédiction nuptiale, qui jette aux berges de la Seine le cadavre des plus illustres, le dix-huitième siècle n'a point pour la femme de théâtre le mépris et, si l'on peut dire, le dégoût de ses lois. La femme de théâtre ne trouve pas autour d'elle la répulsion des préjugés bourgeois. La société, loin de se fermer devant elle, la recherche, la caresse, l'adule, va au-devant de son intelligence, de sa gaieté, de son esprit. M^{lle} Lecouvreur raconte dans une lettre d'une naïveté

charmante le grand et le continuel effort qu'il lui faut faire pour se dérober à des invitations de grandes dames, jalouses de la posséder, se disputant, s'arrachant sa personne, l'enlevant à cette vie d'intimité et de bonne amitié si douce et si chère à son cœur. C'est à l'hôtel Bouillon que la Pélissier débite ses meilleures et ses plus grosses bêtises. On voit le plus grand monde se rendre à un bal champêtre donné par M^{lle} Antier, pour la convalescence du Roi, dans la prairie d'Auteuil; un bal où les dames du plus beau nom dansent jusqu'au matin sous les saules illuminés.

Pendant une partie du siècle, les femmes les mieux nées iront s'asseoir à cette table de M^{lle} Quinault, où elles entendront causer et rire toutes les idées et toutes les ivresses du temps. Le rapprochement est continu, journalier; et c'est à peine s'il reste encore une distance entre la présidente Portail et Sophie Arnould, quand elles ont entre elles cette conversation que Paris répète, et dont l'actrice sort avec le beau rôle, à la joie de Diderot. Le mariage ouvrait encore la société à ces femmes et les établissait à la cour même; un homme ruiné, n'ayant plus d'honneur à perdre et n'ayant plus que son nom à vendre, les sortait de leur passé, les élevait aux

main si petite, aux yeux vifs et parlants, au nez un peu retroussé, au menton troué d'une fossette ; il faut en demander le charme à cette petite personne élégante, gracieuse et vive, la courtisane Mazarelli, que l'on voit toujours à l'ombre des grands arbres, sur les prés, le soir, assise sur les meules de foin, regardant la nuit venir, marchant au bord de l'eau, disparaissant au milieu des roseaux des îles de la Seine près de Charenton, puis reparaissant dans ce joli bateau dont souvent, par jeu, ses mains touchent les rames ; courses, promenades, fêtes sur l'herbe, fêtes sur l'eau, où promenant à sa suite, dans le décor de l'été ou du printemps, la gaieté et les coquetteries des ballets champêtres de l'Opéra Italien qu'elle vient de quitter, elle se fait accompagner des jeunes filles des deux rives, habillées comme elle en paysannes, mais en paysannes dont un dessinateur des Menus aurait enjolivé la rusticité. Et c'est ainsi qu'elle les mène aux foires des environs, les précédant ainsi que la fée du bal. Sa maison est tantôt à Noisy-le-Sec, tantôt au village de Carrières, où elle a sa petite chaise, ses deux chevaux, ses trois domestiques, et où elle appelle, dans son jardin ouvert à toute heure, la danse et les violons, le village et tous les amoureux. Elle

4188



préside aux réjouissances du pays, elle lui donne ses joies, ses amusements, ses jeux innocents; si bien que le jour de sa fête, le jour de la Sainte-Claire, sa maison se remplit de gâteaux, de fleurs, de présents apportés par les gens de campagne, tandis que la rivière retentit des boîtes d'artifices tirées en son honneur par les mariniers du lieu. Et n'est-elle pas la patronne de l'endroit? N'en a-t-elle point la seigneurie de fait? A la fête de Carrières, on la sollicite pour qu'elle rende le pain bénit, et les marguilliers lui envoient la clef du banc de l'église.

Au fond de cette figure de femme entretenue, si gaie, si jeune, fraîche sous son rouge comme une joie de campagne, et si heureuse de répandre le plaisir, il y a un petit air rêveur, une petite coquetterie penchée, une pensée qui joue avec un peu de tristesse et qui semble avoir besoin de s'étourdir. C'est par là surtout qu'elle attire, par un caractère de tendresse mélancolique, peut-être tirée d'un roman, et devenue en elle un jeu naturel, une habitude du ton, de l'esprit et de l'âme; comédie de bonne foi, qui est sa grande séduction et qui inspire au marquis de Beauvau ce prodigieux amour, un amour qui supplie la Mazarelli d'accepter le nom de Beauvau! Et

quelles lettres, humiliées dans la passion, agenouillées dans la prière, arrivent, de tous les camps de la Flandre, à cette femme que le marquis en campagne appelle « son Dieu, son univers, sa *petite femme!* » Quels pleurs pendant sept ans, quand il la croit irritée contre lui! Quelles insomnies lorsqu'il attend ses réponses! Quelles menaces de s'enterrer dans un couvent, de se cacher aux yeux du monde, si elle refuse de l'épouser! Et le marquis de Beauvau mort, cette femme garde un tel charme, qu'après des procès retentissants, après une liaison publique avec Moncrif, elle devient la baronne de Saint-Chamond.

Le dix-huitième siècle cache parmi ses courtisanes toute une petite famille de femmes semblables, qui sauvent tout ce que la femme peut sauver d'apparences dans le vice aimable, tout ce qu'elle peut garder de décence dans le commerce de la galanterie, de constance dans l'amour qui se livre et qui s'attache. Aux agréments spirituels, à l'indulgence native, à la bonté expansive, à l'attitude rêveuse, à des dehors et à un certain goût de sentiment, elles joignent un certain respect du monde qui leur donne une sorte de respect d'elles-mêmes. Souffrant, comme l'a dit l'une

d'elles, de l'injustice d'un public « qui, jugeant les unes sur les infâmes mœurs des autres, les met au rang des objets méprisables », elles gardent une pudeur devant l'opinion publique. Et peu s'en faut que la corruption du temps ne fasse tenir un peu de l'honneur de l'amour et quelques-unes de ses vertus dans ces femmes entourées des plus ardentes, des plus délicates, des plus flatteuses adorations. Et n'est-ce pas une d'entre elles, cette autre bergère qui inspira à Marmontel sa *Bergère des Alpes*, et qui, elle aussi, se mariera et deviendra la comtesse d'Hérouville? N'est-ce pas Lolotte qui entendra de la bouche du grand seigneur qui la paye, la plus belle parole d'amour que le dix-huitième siècle ait entendue? « Ne la regardez pas tant, ma chère, je ne puis pas vous la donner, » lui dit un soir lord d'Albermale, un soir que dans la campagne elle regardait fixement une étoile.





I est difficile, dit la Marquise, de parler de sujets scabreux avec plus de délicatesse, et vous nous feriez aimer ces abandonnées, contre lesquelles nous avons pourtant tant de sujets de jalousie. Il semble qu'elles enlèvent au monde les cœurs qui aiment le mieux.

— C'est, dit Paul Arène, qu'on peut les regarder, à quelques égards, comme l'incarnation vivante du charme de la femme. Elles la montrent à la foule dans le cadre où elle devrait être toujours placée : l'idéal. La rampe est une barrière qui divise celles qui sont placées au delà, et les exquisés créations des poètes déteignent sur les femmes qui les représentent. Aussi est-il quelquefois dangereux de la

franchir. Vous savez tous le conte de cet enthousiaste, épris d'une châtelaine d'opéra, habillée de brocatelle jaune. Il la voit, il s'émeut, il lui écrit, il fait des vers, il soulève des montagnes, il lui fait litière de sa vie. L'héroïne, touchée, consent à le recevoir, et se trouve en présence d'un amoureux étourdi, glacé, navré, comme s'il suivait l'enterrement d'une illusion aimée. C'est qu'en réalité il n'aimait que le moyen âge et la robe de brocatelle.

— La robe y est sans doute pour beaucoup, dit un poète, mais il ne faudrait pourtant pas lui donner une importance hors ligne. S'il y a des illusions, dessus, il y a, dessous, de bien agréables réalités ! on voit parmi les comédiennes des personnes assez belles pour pouvoir répondre à ceux qui les complimentent sur une robe qui leur va bien : C'est moi qui vais bien à ma robe.

— J'engage notre ami Armand Silvestre à ne pas insister là-dessus, dit la Marquise. Justement, voici Valréas qui vient à point pour nous tirer de péril. On ne risque pas de s'égarer sur ses traces.

— Non, mais on y peut trébucher, dit galamment Catulle Mendès, en admirant la longue traîne du chroniqueur de la Vie Militaire.

— Mon Dieu ! fit ce méchant chroniqueur, en jouant de l'éventail, vous n'avez qu'à sauter par-


dessus ou à passer à côté. Ce sera bien comme vous voudrez, madame la Reine. Je ne m'attendais pas à être interpellé ainsi, mais je mets tous les matins une histoire dans ma poche. Seulement je vous préviens que celle d'aujourd'hui est terrible et qu'elle vous fera rêver.

— C'est précisément ce que nous voulions, dit la marquise Thérèse, et ne perdez pas de temps en préambules. Contentez un peu l'envie que ce fauteuil a de vous embrasser.

La reine Céphise fit le simulacre d'écartier son trône comme pour offrir une meilleure place à la belle mondaine, et Valréas, après avoir toussé discrètement — sans en avoir la moindre envie — commença son histoire.

MAMAN SIMONE

I

 IEN qu'elle eût souffert à ne pouvoir chasser par instants la tentation noire d'en finir qui l'obsédait, bien qu'elle eût été blessée et dans son cœur altéré de tendresses heureuses et dans son orgueil de femme; bien que dans ses souvenirs — même ceux des premières semaines où les lèvres ne mentent point — elle ne pût retrouver maintenant une heure qui ne fût pas marquée par une illusion brisée ou une amertume secrète, la comtesse de Ferréol n'avait pas complètement arraché de sa vie, comme une branche mauvaise, l'homme dont elle portait le nom.

Ce n'était pas l'espoir qu'on garde malgré soi de réconciliations prochaines, l'instinctive pitié qui empêche de détourner à jamais la tête, l'amour qui persiste ainsi qu'un ferment inguérissable dans l'âme la plus ulcérée.

Marthe de Ferréol portait des robes de veuve et ne songeait ni à pardonner, ni à revenir sur le passé. Les lettres courtes qu'elle écrivait à son mari avaient une dignité froide et calme, l'apparence d'ordres qu'on dicte à un domestique.

Mais, malgré les fautes lâches et méchantes du comte, le jugement du tribunal qui le flétrissait, qui confiait à la mère l'éducation exclusive de sa fille, Marthe n'avait pas voulu être aussi inflexible et fermer la barrière qui le séparait désormais de l'enfant. Chaque mois, elle lui envoyait Lise avec sa gouvernante, s'entêtant à accomplir un devoir inutile, ne se rebutant pas parce que, les trois quarts du temps, il évitait ces visites comme un spectacle où l'on doit bâiller. Seulement, ces jours-là, M^{me} de Ferréol avait les yeux plus rouges et les joues plus pâles, et elle cajolait plus passionnément dans ses bras l'enfant qui ne comprenait pas.

Elles se ressemblaient toutes les deux. Lise avait les cheveux blonds fins comme de la soie

fine, les prunelles veloutées, un peu tristes sous les grands cils noirs qui les teintaient d'une ombre vague, la bouche petite de sa mère. Elle était comme le reflet encore incertain de ce qu'elle avait été avant d'endurer ce martyre de tous les instants, de son élégance mièvre et délicate de parisienne, du charme subtil qui se dégageait aussi bien de ses toilettes que de ses regards et de sa voix claire. Quoiqu'elle n'eût que douze ans, elle était presque une amie pour M^{me} de Ferréol, elle emplissait sa solitude de quelque chose de jeune, de gai, d'heureux, qui l'aidait à reprendre des forces artificielles, à se résigner, à ne point s'ensevelir dans sa douleur torpide et morne. Elles ne se quittaient que les jours rares où l'on conduisait Lise chez son père. L'enfant était toute son adoration et toute sa vie et elle défaillait, elle frissonnait à l'idée qu'il pouvait l'emporter tout à coup comme une proie, lui ravir le seul être au monde qui la consolât de vivre.

Après avoir traîné son nom aux quatre coins de Paris, ramassé des maîtresses passagères tantôt dans les coulisses des petits théâtres, tantôt sur le boulevard, le comte Hubert de Ferréol se sentant vieillir, parvenu à cet âge de lassitude molle où l'on tend le cou comme une bête fatiguée au joug

que présentent des mains de femmes plus blanches ou plus impérieuses que les autres, s'était englué aux jupes de Simone Aubrayo.

Simone n'était plus la troublante artiste qui, avec sa figure fruste de bohème, l'étrange folie de ses gestes et de son accent, ce mélange de langueur hésitante et de canaillerie vicieuse avait soulevé tant de fois au Gymnase le public enthousiaste, rien qu'en dénouant brusquement sa crinière noire et épaisse, en se roulant aux genoux de l'amant infidèle qu'elle veut retenir quand même, arracher à la préférée, dans *La Roche-noire*, cette admirable pièce de Sardol. Elle avait abandonné les planches et battu en retraite prudemment avant de perdre la dernière partie. Le repos l'empâtait, étendait comme un vernis vulgaire sur ce masque tourmenté dont aucun peintre n'était parvenu à rendre l'impression changeante.

Ils furent comme deux chaloupes usées dont les ancres jetées à la fois dans l'eau vaseuse du port se sentent accrochées. Cette liaison durait depuis trois ans. Ils demeuraient dans le même appartement. Le comte l'accompagnait aux premières et au Bois. Et lorsqu'ils voyageaient de villes d'eaux en villes d'eaux, il inscrivait sur les

registres d'hôtels : « Comte et comtesse de Ferréol ».

Marthe, dédaignant de sonder à nouveau la boue où d'abord elle avait sali ses mains enfiévrées, ignorait cela.

II

Cependant, le couple avait loué pour l'été un chalet à Cabourg, et Simone s'ennuyait comme à une pièce triste. La grande monotonie de la mer, l'immuable retour du flux et du reflux, les vastes ciels gris où planent des goëlands, l'aventureuse fuite des voiles qui s'enfoncent on ne sait où vers l'horizon brumeux, exaspéraient ses nerfs. Elle n'en comprenait ni la douceur profonde et reposante, ni la mélancolie calme qui berce et qui apaise. Elle comptait les jours et n'allait même pas au Casino.

— Est-ce que tu n'as pas une fille ? demanda-t-elle un soir à M. de Ferréol d'une voix somnolente.

— Si, pourquoi? répondit-il, étonné de cette question brusque.

— Tu devrais bien la faire venir, ça m'amuserait tant de jouer à la maman.

Le comte inclina la tête et n'opposa aucune objection à ce caprice malsain contre lequel il eût dû se cabrer comme un cheval dont on tire trop la bride. Il en était arrivé à ce point de décomposition morale, de torpeur absolue que la diversité des sensations bonnes ou mauvaises échappait à son cerveau, qu'il eût commis n'importe quelle vilénie sans en scruter la portée, qu'il n'avait plus au cœur le moindre remords, le moindre sentiment familial et honnête. Un peu plus, un peu moins. Tendre le front de sa fille aux lèvres maquillées d'une cabotine retraitée comme il avait galvaudé le nom intact de sa femme. Que lui importait, pourvu que Simone reprît sa grosse gaieté assoupie et interrompît enfin la fâcheuse série de scènes dont elle l'accablait perpétuellement. Quelques jours après, il ramenait Lise avec sa gouvernante. M^{me} de Ferréol avait longtemps hésité et repoussé son mari avec une dureté hautaine. Puis les suppliantes prières de l'enfant que grisait la joie d'un départ de vacances au bord de la mer, les promesses jurées par Hubert

qu'il ne quitterait pas un instant sa fille, qu'il écrirait chaque jour, l'assurance menteuse qu'ils étaient invités par des parents — leurs cousins de Segonzac — qui avaient triomphé de ses doutes inquiets, de sa volonté infrangible. Lise devait revenir au bout de trois semaines.

Elle fut d'abord étonnée par tout ce nouveau qu'elle surprenait, par les mots ignorés qu'elle entendait, par cette femme inconnue qu'elle voyait embrasser son père, par le désordre de cette maison lâchée qui ressemblait si peu au calme logis de M^{me} de Ferréol. Simone lui faisait peur sans qu'elle sût pourquoi, et elle avait envie de se sauver, d'entraîner sa gouvernante vers la voiture qui partait, le matin, chargée de malles et de voyageurs. Mais l'actrice l'apprivoisa bientôt comme un oiseau peureux, l'étourdit, l'enveloppa de gâteries bruyantes et factices, reprit à rebours l'éducation austère ébauchée par Marthe. Elle joua avec l'enfant qu'on lui livrait complaisamment comme avec une poupée. Elle lui infiltra sa corruption maladive, la modela sur elle, la transforma lentement en une de ces gamines aux allures équivoques qui traînent parfois dans un salon de cocotes, et délaissent leurs joujoux inutiles pour mendier quelque cadeau ou couper la

conversation d'un mot gouailleur d'enfant terrible. Et ils riaient à se déhancher — le père et la maîtresse — des réflexions imprévues de Lise, des gestes qu'elle calquait sur ceux de Simone, des couplets libertins de café-concert qu'elle annonçait d'une voix tremblante et fine, et de ces phrases d'argot qu'elle répétait sans en deviner le sens. Ils trouvaient cela très drôle, et le comte de Ferréol s'écriait en allumant son cigare à la cigarette de Simone :

— Est-elle assez dans le mouvement, cette petite ?

La gouvernante, que Hubert avait achetée au début, se tenait discrètement à l'écart.

III

Lise pleura beaucoup quand on la sépara de « maman Simone », et elle eut comme un frisson de révolte et d'ennui en apercevant sur le quai de la gare la robe noire de M^{me} de Ferréol. Elle embrassa froidement sa mère, ainsi qu'une amie qu'on ne reconnaît pas tout de suite. Marthe ne

le remarqua pas, tant elle était heureuse de retrouver son enfant. L'illusion ne fut pas longue. Tout de suite, avec son instinct aigu de mère, elle flaira quelque chose d'insolite, elle douta des affirmations anciennes de M. de Ferréol, elle comprit qu'on lui cachait elle ne savait quoi de plus douloureux encore que tout ce qu'elle avait supporté jusqu'ici. Il lui semblait en son hallucination effarée qu'on lui avait volé sa fille, que cet enfant détraqué n'avait qu'une ressemblance mensongère avec le sien, avec sa petite Lise, aux prunelles si candides, aux naïvetés si chastes. Que s'était-il donc passé là-bas ? Dans quel milieu l'avait-on souillée ainsi ? Où avait-elle appris ce qu'elle disait à présent ? Elle devenait folle, ne dormait plus, torturée par ce doute désolant, par ces angoisses inapaisables. Et rien pour lui dévoiler ce secret. M. de Ferréol qui ne répondait pas à ses lettres affolées. La gouvernante qui se refusait à parler. Lise qui mentait dans la crainte de ne plus revoir « maman Simone ». Pendant huit jours, elle endura ce supplice, elle se heurta vainement aux uns et aux autres, elle tenta par toutes les ruses, par tous les moyens, par toutes les menaces de connaître la vérité. Enfin, un matin, comme elle questionnait encore l'enfant

avec une colère sourde, celle-ci lui répondit en geignant :

— Tu sais, c'est pas rigolo, ta baraque, et je veux m'en retourner chez maman Simone.

Et elle se lamenta, elle raconta combien on s'amusait à Cabourg, combien on riait avec le piano toujours ouvert, la table toujours servie, entre M. de Ferréol et maman Simone qui lui achetaient des jouets et des gâteaux, qui se faisaient des farces tout le temps...

— Dis, je veux retourner chez maman Simone !

M^{me} de Ferréol, pâle comme une morte, les paupières élargies par une lueur effrayante de folie, épingla machinalement son chapeau, prit en se cachant un objet dans un tiroir, habilla Lise et murmura d'un ton rauque :

— C'est bien, puisque tu le veux, je te ramène chez elle !

Le comte se dressa, stupéfié, lorsqu'il la vit entrer, tenant sa fille par la main, dans le salon où il causait avec Simone sur un canapé. L'actrice eut malgré elle un mouvement de recul.

— Vous ici ! s'exclama-t-il.

Alors Marthe, se dégageant, montra l'enfant à son mari sans prononcer une parole de mépris

ou de haine, et à bout portant, avant qu'il eût pu l'arrêter, lui tira en pleine poitrine deux coups de revolver. M. de Ferréol battit l'air de ses doigts crispés et s'effondra comme une masse sur le tapis. Simone Aubrayo, affolée de terreur, s'était sauvée dans l'antichambre en criant. La comtesse, immobile, contemplait le cadavre secoué par l'agonie, et Lise, épouvantée, tremblant de tous ses membres, disait machinalement son exclamation accoutumée :

— C'est pas rigolo!

Voilà pourquoi M^{me} la comtesse Marthe de Ferréol passera aux prochaines assises de la Seine.





JE crois à l'acquittement de la comtesse, dit lady Helmsford ; elle est certainement dans le cas de légitime défense.

— Au moral, fit un jurisconsulte, mais il y a des nuances où sa défense peut trébucher. On peut toujours discuter le droit de se faire justice soi-même. Cela dépendra du jury.

— Et puis, dit Francisque Sarcey avec une douce indulgence, il est toujours de mauvais exemple de tuer son mari.

— Croyez-vous ? fit madame de Cercy-Latour. Ce n'est pas que je sois sanguinaire, ni que je veuille faire à ces messieurs une existence difficile, mais en

admettant, je le suppose, que votre mari vous ennuie considérablement?

— Allons, dit la marquise Thérèse, cela n'est pas raisonnable et vous tombez dans l'exagération.

— Enfin, Madame, si cela arrive, s'il vous ennuie au delà de toute expression?

— Eh bien, on cherche à le ramener, on le prêche, on se fait aimable, on lui pardonne tout, et même d'autres choses encore, on fait le possible et l'impossible.

— Mais, s'il continue à vous ennuyer?

— On s'éloigne de lui, on l'abandonne, on s'en va si loin qu'on n'en entende jamais parler.

— Mais si son souvenir vous ennuie encore, s'il se fait cauchemar, s'il vous empêche de dormir, s'il empoisonne votre vie?

— Ah! vous m'en direz tant! fit la Marquise poussée à bout.

— Vous voyez bien.

— Je ne vois rien, mais j'aime mieux tuer ce pauvre homme que de vous disputer plus longtemps sa vie. J'espère toutefois que M. de Cercy-Latour ne vous a jamais ennuyée.

— Au contraire.

— Et voilà comment, dit la Reine, on passe de la tragédie au vaudeville sans s'en douter. L'histoire de

madame de Ferréol n'en est pas moins très émouvante, et l'assassin a conquis toutes nos sympathies. Elle a fait justice, un peu sommairement, mais il est difficile de la trouver bien criminelle. Je m'en rapporte à M. Emile Augier, qui n'a pas pu dénouer autrement le Mariage d'Olympe.

— Un coup de pistolet, quand il ne rate pas, est en effet une solution à bien des situations, dit la Marquise. Mais je crois qu'il ne faut y avoir recours que dans de rares occasions, et quand on ne peut pas faire autrement. L'art du conteur consiste à écarter toute possibilité d'un arrangement quelconque ou d'un dénouement plus doux. On est comme dans une impasse dont on ne peut plus sortir. Et alors — Pan! — c'est-à-dire : Fin!

— Il y a dans ces extrémités, dit la Reine, quelque chose qui plaît à l'esprit, tout en le mettant un peu à la torture. On s'étonne d'en arriver à des violences et de les excuser. C'est une sorte de cas de force majeure par lequel il faut passer. N'en fait-on pas quelquefois un jeu? Diderot — est-ce bien lui? — raconte qu'on jouait à s'adresser des questions, auxquelles on jurait de répondre avec sincérité. Et ces questions n'étaient pas les premières venues. — Si votre mère et votre mari tombaient à l'eau, demandait-on à une jeune femme, et que vous ne pussiez en sauver qu'un,

lequel choisiriez-vous?... Après une courte angoisse, la pauvre femme répondit : Je sauverais ma mère et me noierais avec mon mari.

— Vous vous arrêtez là? dit la marquise Thérèse, c'est trop tôt; vous saurez qu'on poussa la dame à bout, et qu'on ne voulut pas lui laisser la consolation de se noyer. — Eh bien, répondit-elle, je ne me noierais pas, mais j'en mourrais!

— Cela est fort touchant, dit Arsène Houssaye avec un scepticisme attendri, mais la reine Artémise n'en est point morte, et s'est contentée de manger son mari, sous forme de gros poivre, peut-être avec les huîtres du temps. Encore était-ce bien funèbre. A tout prendre, j'aime mieux Casanova avalant les cheveux de sa maîtresse défunte, coupés aux ciseaux, dans de la pâte de dragées.

— Oui, dit Céphise Ador, finir en bonbonnière, cela est assez gentil. Et vous nous rappelez à propos, monsieur, aux douces gâtés du sujet que nous avons mis à l'ordre du jour. Qui donc a pu mieux étudier le monde qui nous occupe que M. Arsène Houssaye, le directeur de la Comédie-Française, l'auteur de tant de comédies galantes et mondaines qui font de lui le *Watteau* de la littérature?

— Madame, vous m'accablez, dit Arsène Houssaye en s'avancant avec la désinvolture que l'on con-

naît et qui provient du don d'éternelle jeunesse jeté par les fées dans son berceau. Les hasards de la vie m'ont en effet placé sur le passage de tous ces petits pieds, et quoiqu'ils vous marchent dessus quelquefois, je n'en ai point conservé une impression désagréable. Même en écoutant les méchants qui affirment que toutes les femmes jouent la comédie, vous conviendrez qu'il est permis de préférer celles qui la jouent le mieux. Il semble d'ailleurs, à bien regarder les actrices, qu'elles sont plus femmes que les autres, et cela autorise tout le bien que l'on en peut dire.

— N'allez-vous pas rendre jalouses vos grandes dames, en nous couvrant ainsi de fleurs? demanda Céphise Ador.

— Les grandes dames, répondit le poète, sont élevées toutes petites à jouer la comédie sur une scène de degré supérieur. Je ne fais donc pas d'exception pour elles.

— Ni pour les bergères, fit la Marquise avec un sourire un peu vif. — Je vois que la reconnaissance déborde en vous, et que le rondeau de M. de Banville a raison. Nous le direz-vous, Madame?

— Assurément, dit la Reine, et je condamne M. Houssaye à l'écouter, pour la peine d'avoir été trop galant. Il peut pourtant se dissimuler derrière un palmier pendant cette révélation. Admirez d'ailleurs

la délicatesse du poète des Odes funambulesques qui n'a eu garde de nommer sa victime, mais qui la laisse deviner. Cela s'appelle simplement « Arsène » et tout le reste est dans les nuages.

Voici :

Où sait-on mieux s'égarer deux, parmi
 Les myrtes verts, qu'aux rives de la Seine ?
 Séduit un jour par l'enfant ennemi,
 Arsène, hélas ! pour lui quitta la saine
 Littérature, et l'art en a gémi.

Trop attiré par les jeux de la scène,
 Il soupira pour les yeux de Climène,
 Comme un Tircis en veste de Lami-

Housset.

Oh ! que de fois, œil morne et front blêmi,
 Il cherche, auprès de la claire fontaine,
 Sous quels buissons Amour s'est endormi.
 Houlette en main, souriante à demi,
 Plus d'une encor fait voir au blond Arsène

Où c'est.

— *Vous avez vu ma résignation, fit en sortant de l'ombre la victime de tant de rigueurs. Et maintenant, qu'avez-vous à me demander encore ?*

— *Un conte, dit la belle Céphise.*

— *Vous l'aurez, madame la Déesse, et vous*

saurez ce qu'il reste, au bout de cinquante ans, de la gloire et de l'amour.


— De qui donc allez-vous nous parler ?

— Mais d'une très grande dame, de la première noblesse d'Espagne, qui régna sans rivale à l'Opéra. Mademoiselle de Camargo était faite par l'amour et pour l'amour. Elle était belle et jolie tout à la fois, rien de doux et de passionné comme ses yeux noirs ; rien d'enchanteur comme son sourire. Son triomphe fut si éclatant que, le lendemain de ses débuts, toutes les modes prirent son nom : coiffure à la Camargo, robes à la Camargo, manchettes à la Camargo. Le succès l'avait faite reine. Et voilà l'histoire d'une visite que lui firent des gens d'esprit :

UNE VISITE

A

MADemoiselle DE CAMARGO

 N matin, Grimm, Pont-de-Veyle, Duclos, Helvétius, se présentèrent gaiement à l'humble logis de la célèbre danseuse. Elle demeurait alors dans une vieille maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Une servante centenaire vint ouvrir. « Nous désirons parler à M^{lle} de Camargo, » dit Helvétius, qui avait beaucoup de peine à tenir son sérieux. La gouvernante les fit tous entrer dans un salon d'un ameublement original et grotesque. Les boiseries

étaient couvertes de pastels représentant M^{lle} de Camargo dans toutes ses grâces et dans tous ses rôles. Cependant elle n'orne point à elle seule le salon : on y voit un Christ au mont des Oliviers, une Madeleine au Tombeau, une Vierge au Voile, une Vénus à Cythère, les Trois Grâces, des Amours à demi cachés sous les chapelets et les buis bénits, des Madones couvertes de trophées d'opéra.

La déesse du lieu ne se fit pas longtemps attendre : une porte s'ouvrit, une demi-douzaine de chiens de toute espèce se précipitèrent dans le salon ; il faut dire à la louange de M^{lle} de Camargo que ce n'étaient pas des petits chiens. Elle apparut à leur suite portant dans ses bras, en guise de manchon, un chat angora de la plus belle venue. Comme elle ne suivait plus la mode depuis dix ans, elle avait l'air de revenir de l'autre monde. « Vous le voyez, Messieurs, dit-elle en montrant ses chiens, voilà toute ma cour aujourd'hui ; mais, en vérité, ces courtisans-là en valent bien d'autres. — Tout beau ! Marquis. — A bas ! Duc. — Couchez là ! Chevalier. — Ne trouvez-vous pas mauvais, Messieurs, que je vous reçoive en cette compagnie ? Mais puis-je savoir ?... » Grimm prit la parole. « Vous nous pardonneriez, Mademoi-

selle, cette visite inattendue, quand vous saurez la raison sérieuse qui nous amène. — Me voilà curieuse comme si j'avais vingt ans. Mais hélas! quand j'avais vingt ans, c'était mon cœur qui était curieux. Aujourd'hui, que l'hiver est venu pour moi, je n'ai plus rien à attendre de ce côté-là. — Le cœur ne vieillit pas, dit Helvétius en s'inclinant. — C'est une hérésie, Monsieur, il n'y a que ceux qui n'ont point aimé qui osent avancer de pareilles maximes. C'est l'amour qui ne vieillit pas, il meurt enfant. Mais le cœur! — Vous voyez bien, Madame, reprit Helvétius, que votre cœur est jeune encore; ce que vous venez de dire nous prouve assez que vous êtes encore toute pleine de feu et d'inspiration. — Oui, oui, murmura M^{lle} de Camargo en soupirant, vous avez peut-être raison; mais quand on a des cheveux blancs et des rides profondes, le cœur est un trésor perdu; c'est une monnaie qui n'a plus cours. » Tout en disant ces mots, elle souleva Marquis par ses deux pattes et le baisa sur la tête. Marquis était un beau chien couchant, porteur d'une belle robe tigrée. « Au moins, ceux-là m'aimeront jusqu'à la fin. Mais, à ce qu'il me semble, nous commençons par déraisonner; est-ce là tout ce que nous avons à dire? Voyons, Messieurs, je vous écoute. »

Les visiteurs se regardèrent avec un peu d'embarras, ils semblèrent tous se demander qui d'entre eux prendrait la parole en cette grave circonstance. Pont-de-Veyle se recueillit et débuta par ces mots : « Mademoiselle, tout à l'heure nous déjeunions; nous déjeunions gaiement, comme font les gens d'esprit; au lieu de faire passer devant nous, comme autrefois les Égyptiens, des momies, pour nous montrer que la chose du monde la plus précieuse est le temps, nous évoquions toutes les folles images qui ont enchanté notre jeunesse; ai-je besoin de vous dire que vous ne fûtes pas la moins charmante de ces apparitions? Qui ne vous a aimée! qui n'eût voulu vivre une heure avec vous, au prix d'un coup d'épée? Le bonheur ne se paye jamais trop cher. » M^{lle} de Camargo interrompit l'orateur. « Ah! de grâce, Messieurs, ne m'aveuglez pas par le souvenir de mon temps, ne réveillez pas des passions ensevelies; laissez-moi mourir en paix. Voyez, j'ai des larmes dans les yeux. » Les visiteurs, touchés, regardèrent tous avec une certaine émotion cette pauvre vieille qui avait tant aimé. « C'est étrange, dit Helvétius à son voisin, nous sommes venus ici pour rire, mais nous n'en prenons pas le chemin; et pourtant, rien ne serait plaisant comme

cette caricature, s'il n'y avait pas une femme là-dessous. — Continuez, Monsieur, dit M^{lle} de Camargo à Pont-de-Veyle. — Il faut bien vous le dire, Mademoiselle, l'un de nous, la plus mauvaise tête de la compagnie, ou plutôt celui qui avait bu davantage, déclara que de tous vos amants, il était celui que vous aviez le plus aimé. « Propos d'homme qui a trop bu, » lui dit l'un de nous. Mais notre fat vida son verre et soutint son paradoxe. La discussion fut très animée. On parlait, on buvait, on parlait encore. Quand on eut vidé la dernière bouteille, ne sachant plus ce qu'on disait, sans doute, comme la dispute menaçait de finir par un duel, les plus raisonnables de la compagnie proposèrent de venir vous demander à vous-même lequel de vos amants vous aviez le plus aimé. Est-ce le comte de Melun? Est-ce le duc de Richelieu? Est-ce le marquis de Croismare, le baron de Viomesnil, le vicomte de Jumilhac? Est-ce M. de Beaumont ou M. d'Aubigny? Est-ce un poète? Est-ce un soldat? Est-ce un abbé? — Chut! chut! dit en souriant M^{lle} de Camargo, ou plutôt prenez le calendrier de la cour. — Ce qui nous importe de savoir n'est pas le nom de ceux qui vous ont aimée; mais, je vous le dis encore, le nom de celui que vous avez le

plus aimé. — Vous êtes des fous, dit M^{lle} de Camargo, d'un air triste et d'une voix émue; je ne veux pas vous répondre. Laissons en paix dans leur tombeau nos passions éteintes. Pourquoi exhumer toutes ces charmantes folies, qui ont eu leur jour de fête? — Voyons, dit Grimm à Duclos, ne nous laissons pas attendrir, cela deviendrait un peu trop ridicule. — Mademoiselle de Camargo, dit-il en caressant deux chiens à la fois, quelle est donc l'époque des jupes raccourcies? car c'est encore là un des points de notre dispute philosophique. »

La vieille danseuse ne répondit pas. Tout à coup, prenant la main de Pont-de-Veyle : « Monsieur, lui dit-elle en se levant, suivez-moi. » Il obéit avec quelque surprise. Elle le conduisit dans sa chambre à coucher; c'était une vraie chiffonnière qui ressemblait fort à la boutique d'une marchande à la toilette; tout y était en désordre; on voyait bien que les chiens y tenaient beaucoup de place. M^{lle} de Camargo s'arrêta devant une petite commode en bois de rose, couverte de porcelaines de Saxe plus ou moins ébréchées. Elle ouvrit un petit coffre d'ébène tout en le présentant sous les yeux de Pont-de-Veyle. « Voyez-vous? » dit-elle avec un soupir. Pont-de-Veyle vit une lettre

en lambeaux et un bouquet desséché depuis plus d'un demi-siècle; à peine si on pouvait y reconnaître l'espèce des fleurs qui le composaient. « Eh bien? demanda Pont-de-Veyle. — Eh bien! vous ne comprenez pas? — Pas du tout. — Voyez ce portrait. » Elle indiqua du doigt un mauvais portrait à l'huile, couvert de poussière et de toiles d'araignée. « Je commence à comprendre. — Oui, dit-elle, c'est son portrait. Pour moi, je ne le regarde jamais. Il est là bien plus ressemblant, poursuivit-elle en se frappant le cœur. Un portrait! c'est bon pour ceux qui ne prennent pas le temps de se souvenir. »

Pont-de-Veyle regardait tour à tour, avec beaucoup d'intérêt, la lettre, le bouquet fané et le mauvais portrait. « Avez-vous jamais rencontré cette figure-là? — Jamais. — Mais retournons de l'autre côté. — Non, de grâce, je vous écoute. — N'est-ce pas assez de vous avoir montré le portrait? Vous pouvez, maintenant, d'un seul mot, terminer la dispute, puisque vous avez vu si celui que j'ai le plus aimé ressemble à votre ami... qui avait bu. — Il ne lui ressemble pas le moins du monde. — Eh bien, tout est dit. Je vous pardonne votre visite. Adieu; quand vous déjeunerez avec vos amis, vous prendrez un peu ma défense; vous

leur direz, à tous ces libertins sans pitié, que je me suis sauvée par le cœur, si on peut se sauver par là... Oui, oui, c'est la planche de salut dans le naufrage. »

Disant ces mots, M^{lle} de Camargo s'avança vers la porte du salon. Pont-de-Veyle la suivit en emportant le coffre d'ébène. « Messieurs, dit-il à ses joyeux amis, notre buveur n'était qu'un fat ; j'ai vu le portrait du plus aimé de la déesse de céans ; maintenant, vous allez joindre vos prières aux miennes pour décider M^{lle} de Camargo à nous raconter le roman de son cœur ; je n'en connais que la préface, qui est triste et charmante : j'ai vu une lettre, un bouquet et un portrait. — Je ne dirai pas un mot, murmura-t-elle ; les femmes sont accusées de ne pouvoir garder un secret ; il en est pourtant plus d'un qu'elles ne confient jamais. Un secret amoureux, c'est une rose qui vous embaume le cœur ; si on le confie, la rose perd son parfum. — Moi qui vous parle, poursuivit M^{lle} de Camargo en s'animant, je n'ai gardé cet amour dans toute sa fraîcheur, que parce que je n'en ai jamais rien dit. Il n'y a guère que la Carton et ce vieux malin de Fontenelle qui aient surpris mon secret. Fontenelle dînait souvent chez moi ; un jour, me voyant pleurer, il fut si

étonné de mes larmes, lui qui ne pleurait jamais, par philosophie sans doute, qu'il me tourmenta durant plus d'une heure pour avoir le mot de l'énigme. C'était presque une femme, il m'arracha par ses chatteries l'histoire de cette passion. Le croiriez-vous ? j'espérais le toucher au cœur, mais c'était parler à un sourd. Après avoir écouté sans mot dire jusqu'à la fin, il murmura de sa petite voix éteinte : *C'est joli*. Au moins la Carton pleurait avec moi ! C'est bien la peine d'être un poète et un philosophe, pour ne rien comprendre à ces histoires-là ! »

M^{lle} de Camargo se tut ; un profond silence suivit ses paroles, tous les regards s'arrêtaient sur elle. « Parlez, parlez, nous écoutons, dit Helvétius, nous sommes plus dignes de vous entendre que le vieux philosophe qui n'aima que lui-même. — Après tout, reprit-elle, emportée par le charme des souvenirs, c'est une bonne heure à passer ; — je parle pour moi, — et les heures bonnes ou mauvaises, il n'en sonnera plus beaucoup dans ma vie ; car je sens bien que je m'en vais. Mais je ne sais plus mon commencement ; il me passe du feu sous les yeux, je n'y vois plus, tant je suis éblouie : Voyons, j'avais vingt ans... Mais je n'oserai jamais lire à livre ouvert devant tant de monde. — Figu-

rez-vous, mademoiselle de Camargo, dit Helvétius, que vous lisez un roman. — Eh bien, dit-elle, je commence sans plus de façon :

« J'avais vingt ans. Vous savez tous, car cette aventure a été un grand scandale, vous savez comment le comte de Melun m'enleva un matin avec ma sœur Sophie. Cette petite folle, qui avait beaucoup d'imagination, m'ayant surprise lisant une lettre du comte où il parlait de son dessein, elle jura sur ses treize ans qu'il faudrait bien qu'on l'enlevât aussi. J'étais loin de croire à une pareille prétention. On se figure toujours que les enfants ne comprennent rien; mais à l'Opéra et en amour, il n'y a pas d'enfants. Le comte de Melun avait, à force d'argent, gagné notre femme de chambre. J'étais bien coupable; je savais tout, et je n'avais pas averti mon père; mais mon père m'ennuyait un peu; il prêchait dans le désert, c'est-à-dire qu'il me prêchait la vertu. Il me parlait sans cesse de notre gentilhomme, de notre cousin qui était cardinal, de notre oncle qui était grand inquisiteur. Vanité des vanités! tout n'était que vanité chez lui, quand, chez moi, tout n'était qu'amour. Je me souciais bien d'être d'une famille illustre; j'étais belle, on m'adorait, et, ce qui vaut mieux peut-être, j'étais jeune!

« Au milieu de la nuit, voilà que j'entends ma porte qui s'ouvre : c'était le comte de Melun ; je ne dormais pas ; je l'attendais. N'est pas enlevée qui veut. J'allais être enlevée !

« L'amour n'est pas seulement charmant par lui-même, il l'est encore par ses extravagances romanesques. Une passion sans aventures, c'est une maîtresse sans caprices. J'étais assise sur mon lit. Est-ce toi, Jacqueline ? dis-je, en jouant l'effroi. — C'est moi, dit le comte en tombant à genoux. — Vous ! Monsieur ! Votre lettre n'était donc pas un jeu ? — Mes chevaux sont à deux pas ; il n'y a pas de temps à perdre ; quittez cette triste prison ; mon hôtel, ma fortune, mon cœur, tout cela est à vous ! A cet instant, une lumière brilla à la porte ! — Mon père ! m'écriai-je avec terreur, en me cachant dans mes rideaux. — Tout est perdu ! murmura le comte. C'était Sophie. Je la reconnus bientôt à son pied léger ; elle s'avança, la lumière à la main et en silence, devant le comte. — Ma sœur, me dit-elle, avec un peu de trouble, mais sans trop se déconcerter, me voilà toute prête. Je ne comprenais pas, je la regardais avec surprise, elle était habillée des pieds à la tête. — Que veux-tu dire ? tu es folle ! — Pas du tout, ma sœur, je veux être enlevée comme vous. Le

tait. Le lendemain, j'écrivis à l'Opéra que, par ordonnance du médecin, je ne pouvais danser avant trois semaines. Vous le dirai-je, Messieurs, huit jours après, j'allai moi-même avertir mon directeur que je danserais le soir. Ceci, vous le voyez, ne fait pas l'éloge du comte de Melun; mais il est si peu d'hommes, en ce monde, qui soient amusants huit jours de suite! J'aimais le comte, sans doute, mais j'avais besoin de respirer un peu sans lui. Mes yeux cherchaient l'éclat du théâtre; j'ouvrais sans cesse les fenêtres, comme si je devais m'envoler par là.

« Dès que je reparus à l'Opéra, mon père me suivit à la piste et découvrit la retraite de ses filles. Un soir, dans les coulisses, il alla droit au comte et le provoqua. Le comte lui dit avec beaucoup de déférence qu'il n'avait garde de s'exposer à tuer le galant homme qui avait donné le jour à une fille comme moi. Mon pauvre père eut beau établir et prouver seize quartiers, le comte ne se voulut point battre. C'est de ce temps-là que date la fameuse requête que mon père adressa au cardinal de Fleury. Je n'ai point oublié la teneur de cette requête : « Le suppliant expose à monseigneur le cardinal que le comte de Melun ayant
« enlevé ses deux filles la nuit du dix au onze de

« ce mois de mai 1728, il les tient emprisonnées
« en son hôtel, rue de la Culture-Saint-Gervais.
« Le suppliant ayant pour partie une personne de
« rang, est obligé de recourir aux législateurs; il
« espère de la bonté du roi qu'il lui fera rendre
« justice et qu'il ordonnera à monseigneur le
« comte de Melun d'épouser la fille aînée du
« suppliant et de doter la cadette. »

« Un père ne pouvait mieux parler. Le cardinal de Fleury s'amusa beaucoup de la requête, et me conseilla pour toute pénitence, un jour que nous soupions ensemble, d'abandonner à mon père mes appointements de l'Opéra. Mais je m'aperçois que je n'avance guère dans mon récit : que voulez-vous ? le commencement est le chapitre où on revient toujours avec le plus de plaisir. Il y avait un an que j'habitais l'hôtel du comte de Melun ; Sophie était retournée chez mon père pour n'y pas rester longtemps ; mais ce n'est pas son histoire que je raconte. Un matin, un cousin du comte arriva à l'hôtel avec beaucoup de fracas : c'était M. de Martelle, qui était lieutenant aux armées du roi. Il venait de la guerre ; il s'était distingué à la campagne de Flandre par des actions d'éclat ; il devait passer une saison à Paris dans toutes les folies de son âge. Il nous surprit

à déjeuner; il se mit à table sans façon, sur la prière du comte.

« Au premier abord, il ne me séduisit pas; je lui trouvai l'air un peu fanfaron. Il caressait beaucoup ses moustaches, les plus belles moustaches du monde, et parlait passablement de ses prouesses guerrières. Une visite nous ayant interrompus, le comte passa dans son cabinet et nous laissa en tête-à-tête. La voix de M. de Martelle, jusque-là haute et fière, s'adoucit un peu; il m'avait regardée en soldat, il me regarda en écolier : — Pardonnez-moi, Madame, me dit-il d'une voix troublée, mes allures cavalières; je n'entends rien aux belles manières, je n'ai point passé à l'école de la galanterie. Ne vous offensez pas de tout ce que je puis dire. — Mais, Monsieur, lui dis-je en souriant, vous ne me dites rien. — Ah! si je savais parler! mais, en vérité, je serais plus à mon aise en face de toute une armée que devant vos beaux yeux. Le comte est bien heureux d'avoir à combattre une si belle ennemie. Disant ces mots, il me regarda avec une tendresse suppliante, qui contrastait singulièrement avec ses airs de héros. Je ne sais ce que mes yeux lui répondirent. Le comte rentra alors, et la conversation prit un autre tour.



« M. de Martaille accepta, sur les instances de son cousin, un appartement à l'hôtel. Il sortit; je ne le revis que le soir à souper. Il ne savait pas qui j'étais; le comte m'appelait Marianne, et, par hasard peut-être, il ne dit pas un mot à son cousin, de l'Opéra, ni de mes grâces à danser. Au souper, M. de Martaille n'avait plus sa franche gaieté du matin; une légère inquiétude passait sur son front; plus d'une fois je rencontrai son regard attristé. — Égayez donc votre cousin, dis-je au comte. — Je sais bien ce qu'il lui faut, me répondit le comte de Melun; je veux, demain, le conduire à l'Opéra. Vous verrez que dans ce pays perdu il retrouvera sa bonne humeur. Je me sentis jalouse sans chercher à me dire pourquoi.

« Le lendemain, on représentait le *Triomphe de Bacchus*. J'apparus sur la scène en Ariane, toute couverte de pampre et de fleurs. Je n'ai jamais si mal dansé : j'avais reconnu M. de Martaille parmi les gentilshommes de la maison du roi. Il me regardait avec une sombre attitude. J'espérais lui parler avant la fin du ballet, mais déjà il était parti. Je fus offensée de ce brusque départ. — Quoi! me disais-je, il me voit danser, et voilà de quelle façon il me fait ses compliments. Le lendemain matin, il déjeuna avec nous; il ne me disait

pas un mot de la veille ; à la fin, ne pouvant réprimer mon impatience : — Eh bien, monsieur de Martelle, lui dis-je d'une voix aigre-douce, vous êtes parti hier de bien bonne heure ; ce n'était guère galant. — Ah ! si vous ne dansiez pas ! dit-il avec un soupir. C'était la première fois qu'on me parlait ainsi. Craignant d'en avoir trop dit, et pour donner le change à M. de Melun, qui le regardait d'un air étonné, il se mit à parler d'une petite chanteuse sans figure, dont la voix avait beaucoup de fraîcheur.

« Dans l'après-midi, le comte, retenu je ne sais pourquoi, pria son cousin de me conduire au bois en carrosse : il devait nous rejoindre à cheval. L'idée de cette promenade me fit battre le cœur avec violence ; c'était la première fois que j'écoutais battre mon cœur avec plaisir.

« Nous montâmes en carrosse par un beau soleil d'été ; tout me semblait en fête : le ciel, les maisons, les arbres, les chevaux et les passants. Un voile était tombé de mes yeux. Durant quelques minutes, nous gardâmes le plus profond silence : ne sachant quelle figure faire, je m'amusai à faire briller un diamant sous un rayon de soleil qui pénétrait dans le carrosse. M. de Martelle me saisit la main. Nous gardions toujours

le silence; je voulus dégager ma main, il la pressa davantage; je rougis, il devint pâle. Un cahot vint à propos nous tirer d'embarras; le cahot m'avait soulevée; lui me fit tomber sur son cœur. « Monsieur! lui dis-je en tressaillant. — Ah! Madame, si vous saviez comme je vous aime. » Il me dit ces mots avec une tendresse inexprimable; c'était l'amour lui-même qui parlait. Je n'eus pas la force de me fâcher; il reprit ma main et la couvrit de baisers; il ne me dit plus rien. Je voulais parler, mais je ne savais que dire moi-même. De temps en temps, nos regards se rencontraient; c'est alors que nous étions éloquents. Que de serments éternels! que de promesses de bonheur!

« Cependant nous arrivâmes au bois; tout à coup, comme saisi d'une idée soudaine, il mit la tête à la portière, et dit quelques mots au cocher. Je compris par la réponse de La Violette qu'il ne voulait pas obéir; mais M. de Martaille ayant parlé de coups de bâton et de cinquante pistoles, le cocher ne répliqua pas. Je ne comprenais guère où il en voulait venir. Après une demi-heure de course rapide, comme je regardais avec une certaine inquiétude de quel côté de la promenade nous étions, il chercha à me distraire en parlant

de quelques épisodes de sa vie. Quoique je n'écoutesse pas avec beaucoup de recueillement, je compris que jusque-là j'étais la seule femme qu'il eût aimée. Ils disent tous cela; mais lui, disait la vérité; car lui, parlait avec ses yeux et avec son cœur. Je m'aperçus bientôt que nous n'étions plus dans notre chemin; mais voyez jusqu'où va la faiblesse d'une femme amoureuse : je n'eus point le courage de lui demander pourquoi nous avions changé de route. Nous traversâmes la Seine en bateau entre Sèvres et Saint-Cloud, nous regagnâmes les bois, et, après une heure de traversée, nous arrivâmes à la grille d'un petit parc au bout du village de Velaisy.

« M. de Martelle avait compté sans son hôte. Il croyait ne trouver âme qui vive dans le petit château de son frère; mais depuis la veille son frère était de retour d'un voyage sur les côtes de France. Voyant que le château était habité, M. de Martelle me pria de l'attendre un peu dans le carrosse. Dès qu'il se fut éloigné, le cocher vint à la portière. — Eh bien, Madame, me dit-il, nous respirons enfin; m'est avis que nous ferions bien de nous éclipser : comptez sur La Violette, avant deux heures nous serons à l'hôtel. — La Violette, lui dis-je, ouvrez la portière. Je courais

un grand danger ! La Violette obéit. Maintenant, lui dis-je, quand je fus sur le gazon, vous pouvez partir. Il me regarda avec les yeux d'un vieux philosophe, remonta sur son siège et fit claquer son fouet, mais à peine en route il jugea à propos de rebrousser chemin. — Je ne retourne pas sans Madame, car si je retourne seul, je suis bien sûr d'être battu et chassé. — Ma foi ! La Violette, comme il te plaira. A cet instant, je vis revenir le comte. Tout va pour le mieux, me cria-t-il de loin ; mon frère n'a que deux jours à passer à Paris ; il s'est arrêté ici pour donner des ordres, il veut à toute force voir la Camargo danser ses loures et ses musettes ; je lui ai dit qu'elle dansait aujourd'hui ; il va partir à l'instant. Vous allez attendre dans le parc le moment de son départ. Je retourne près de lui, car il faut que je l'embrasse et lui souhaite un bon voyage.

« Une heure après, nous étions installés au château. La Violette demeura à nos ordres avec son carrosse et ses chevaux. Le soir, grande rumeur à l'Opéra. On annonça solennellement au public que M^{lle} de Camargo avait été enlevée. Le comte de Melun, surpris de ne pas nous rencontrer au bois, était allé au théâtre. On le persifla, il jura de se venger ; il chercha partout, il ne re-

trouva ni ses chevaux, ni son carrosse, ni sa maîtresse. Durant trois mois, l'Opéra fut en deuil; on mit vingt huissiers sur mes traces; mais nous faisons si peu de bruit dans ce petit château, perdu là-bas dans les bois, que nous n'y fûmes pas découverts. »

M^{lle} de Camargo était devenue pâle : elle se tut et regarda ses auditeurs comme pour leur dire, par ses regards rallumés à cette flamme céleste qui avait passé sur sa vie : Ah ! comme nous nous sommes aimés pendant ces trois mois !

Elle reprit ainsi : « Cette saison a tenu plus de place dans ma vie que tout le reste du temps. Quand je songe au passé, c'est tout de suite là que je vais. Comment vous raconter tous les détails de notre bonheur ? Quand la destinée nous protège, le bonheur se compose de mille riens charmants, que des cœurs étrangers ne peuvent comprendre. Durant ces trois mois, j'étais heureuse de tout, je voulais vivre à jamais dans cette retraite charmante pour celui que j'aimais mille fois plus que moi-même. Je voulais renoncer à l'Opéra, l'Opéra que M. le comte de Melun n'avait pu me faire oublier pendant huit jours !

« M. de Martelle avait tous les attraits de la vraie passion; il m'aimait avec une naïveté char-

mante; il mettait en jeu sans y penser toutes les séductions de l'amour. Que de paroles tendres! que de regards passionnés! que de propos enchanteurs! Chaque jour était une fête, chaque heure un ravissement. Je n'avais pas le temps de songer au lendemain.

« Nos journées se passaient en promenades, au fond des bois, dans les mille détours du parc. Le soir, je jouais du clavecin et je chantais. Plusieurs fois il m'arriva de danser pour lui. Au milieu d'un pas qui eût fait fureur à l'Opéra, je tombais tout éperdue à ses pieds; il me relevait, m'appuyait sur son cœur et me pardonnait d'avoir dansé. J'entends toujours sa belle voix qui était de la musique, mais de la musique comme j'en rêve et comme n'en fait pas Rameau... Mais voilà que je ne sais plus ce que je dis. »

M^{lle} de Camargo se tourna vers Pont-de-Veyle. « Monsieur, lui dit-elle, ouvrez ce coffre, ou plutôt passez-le-moi. » Elle prit le coffre, l'ouvrit et y prit le bouquet. « Mais avant tout, Messieurs, il faut que je vous explique pourquoi j'ai gardé ce bouquet. » Disant ces mots, elle chercha à respirer l'odeur évanouie du bouquet.

« Un matin, reprit-elle, M. de Martaille m'éveilla de bonne heure. — Adieu! me dit-il, pâle

et tremblant. — Que dites-vous? m'écriai-je avec effroi. — Hélas! reprit-il en m'embrassant, je n'ai pas voulu vous avertir plus tôt, mais depuis quinze jours j'ai reçu l'ordre du départ. On va reprendre les hostilités dans les Pays-Bas; je n'ai plus une heure pour moi ni pour vous; il faut que je fasse près de quarante lieues aujourd'hui. — Ah! mon Dieu! que deviendrai-je? dis-je en pleurant. Je veux vous suivre. — Mais, ma chère Marianne, je reviendrai. — Vous reviendrez dans un siècle! Allez, cruel, je serai morte quand vous reviendrez.

« Une heure se passa dans les adieux et dans les larmes; il fallait partir : il partit.

« Je retournai pleurer dans cette retraite, si charmante la veille. Deux jours après son départ, il m'écrivit une lettre bien tendre où il me disait que le lendemain il aurait la consolation de se battre. « J'espère, ajoutait-il, que la campagne ne sera pas longue; quelques jours de bonne guerre et je retourne à tes pieds. » Que vous dirai-je encore? Il m'écrivit une seconde fois. »

M^{lle} de Camargo déploya lentement la lettre en lambeaux.

« Cette seconde lettre, la voici :

« Ce 17 octobre.

« Non, je ne reviendrai pas, ma chère maîtresse, je vais mourir, mais sans peur et sans reproches. Ah! si vous étiez là, Marianne! Quelle folie! dans un hôpital, où, tous tant que nous sommes, nous nous voyons défigurés et mourants! Quelle idée aussi de m'élancer en avant quand je ne songeais qu'à te revoir. Aussitôt blessé, j'ai demandé au médecin si j'aurais le temps d'aller jusqu'à Paris : Vous n'avez qu'une heure! m'a-t-il dit sans pitié... On m'a transporté ici avec les autres. Enfin, il faut savoir prendre tout ce qui vient d'en haut. Je meurs content de t'avoir aimée; console-toi; retourne à l'Opéra. Je ne suis pas jaloux de ceux qui viendront, car t'aimeront-ils comme moi? Adieu, Marianne, la mort passe et n'attend pas; je la remercie de m'avoir laissé le temps de vous dire adieu. A présent, c'est moi qui vais t'attendre.

« Adieu, adieu, je te sens encore sur mon cœur qui cesse de battre. »

Après avoir essuyé ses yeux, M^{lle} de Camargo continua ainsi : « Vous dirai-je toute ma douleur,

toutes mes larmes, toutes mes angoisses? Hélas! comme il l'avait dit, je retournai à l'Opéra. Je n'ai point oublié M. de Martelle dans le tourbillon de mes folies. Les autres m'ont aimée, je n'ai aimé que M. de Martelle; son souvenir a passé sur mes années comme une bénédiction du ciel. Quand j'ai reparu à l'Opéra, on m'a vue aller à la messe; on s'est amusé de ma dévotion. Ils n'ont pas compris, les philosophes, que j'allais prier Dieu à cause de ce mot de M. de Martelle : « A présent, c'est moi qui vais t'attendre. »

« Quand j'ai quitté le petit château, j'ai cueilli un bouquet dans le parc, croyant cueillir des fleurs qui étaient venues pour lui; avec le bouquet, j'ai emporté le portrait qui est par là. J'avais juré, en sortant de notre chère retraite, d'aller chaque année, à la même saison, cueillir un bouquet dans le parc. Le croiriez-vous? je n'y suis jamais retournée! »

M^{lle} de Camargo acheva ainsi son histoire.



être mieux qu'en amis. L'amitié est une affection à peu près inconnue aux grandes amoureuses. Les cœurs habitués à brûler, s'éteignent sans s'attiédir. Ou flamme, ou cendre. Pas de moyen terme. Peut-être peut-on passer de l'amitié à l'amour dans le développement de l'adolescence, mais revenir ou passer de l'amour à l'amitié est une pure chimère.

— *Pourtant, dit la voix d'un philosophe, c'est le cas des vieux ménages ; j'entends de ceux qui ont respecté le traité conjugal.*

— *Jamais ! répondit le poète ; l'affection cordiale qui succède alors à l'amour n'a pas les caractères de l'amitié, c'est une sorte de reconnaissance attendrie qui provient d'une longue communauté d'ivresses, de plaisirs, de souvenirs et d'intérêts. Ce n'est pas la même chose.*

— *Il est certain, dit la Marquise, que la question est complexe.*

— *Qu'en pense M. de Banville ? fit la Reine en arrêtant l'auteur des Contes pour les femmes.*

— *Madame, dit le poète.*

Ces choses-là sont rudes ;

Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études.

Encore ne les résout-on pas, quoiqu'on puisse le faire de vingt façons différentes. C'est là le beau de la

métaphysique. Mais il n'est agréable d'en faire qu'avec une seule personne, quand on est assuré qu'elle sera d'accord avec vous. Alors, il y a quelquefois moyen de s'entendre.

— Vous me découragez, dit la belle Céphise; j'aurais fort aimé vous voir traiter ces questions de sentiment dans lesquelles vous excellez.

— Je les traite deux ou trois fois par semaine, dit le poète, mais dans des colonnes imprimées qui se moquent absolument des contradicteurs. Il est certain que quand on parle à deux cent mille personnes, il y en a au moins vingt-cinq qui vous traitent de temps en temps d'imbécile. Que vous importe, puisque vous ne les entendez pas ! Ce n'est pas à si bon marché qu'on ébranle la bonne opinion que les gens ont d'eux-mêmes. C'est là le plus beau résultat de l'invention de l'imprimerie. Et si quelque lecteur acharné pousse la colère jusqu'à envoyer des épithètes fâcheuses dans une lettre affranchie, vous en êtes quitte pour vous écrier : « Est-il bête ! » en allumant votre feu avec son papier.

— Vertu de ma vie ! dit la Marquise ; vous avez tous les génies, même celui de faire dévier la conversation.

— En effet, dit la reine Céphise, et je ne me souviens plus de notre point de départ. Nos causeries

devraient être comme un steeple-chase où chacun courrait à son gré, sans perdre de vue le sujet ou le clocher vers lequel on se dirige...

— Et qu'on n'atteint pas toujours.

— N'importe; il ne vous aura servi à rien de rompre les chiens, et de nous égarer dans votre métaphysique; vous ne sortirez de ce cercle qu'après nous avoir dit quelques mots sur l'amour et l'amitié comparés.

— Parlez, dit la Marquise, comme devant une cour d'amour.

— Je pourrais m'y tromper, fit le poète avec une galanterie qui fit sourire les dames; mais, pour éviter les nuages où ce vilain temps nous plonge, je procéderai par parabole ou par comparaison. Admettons que le cœur puisse être sollicité à la fois par un amour et par une amitié absolue, et que mon ami me soit aussi cher que ma maîtresse, à des points de vue différents. Tous deux s'avisent, cela ne se discute pas, de me demander la lune. Voilà la situation. Que fais-je? Je la décroche; je la place bien proprement sur un coussin de satin blanc, et je la présente à genoux à celle que j'aime. Quant à mon ami, je le fais monter en fiacre, et je le conduis à Charenton pour qu'on lui administre des douches. Voilà la différence.

— Hé! fit la bonne Marquise, cela n'est pas mal imaginé.

— Certes! dit Céphise Ador. Mais je n'en constate pas moins qu'avec son esprit, sa grâce et son air de soumission, M. Théodore de Banville, par un faux-fuyant incompréhensible, tant il contraste avec la douceur ordinaire de son caractère, a cherché à nous égarer dans des dissertations oiseuses. Je le condamne donc à un bon quart d'heure de conte forcé, avec l'intention d'aggraver, de doubler et de tripler sa peine à la moindre observation malséante de sa part.


— Ah! Madame! que cela est bien jugé, s'écria le poète, et comme il y aurait peu d'anarchistes, si on les prenait ainsi par la voie de la douceur et du raisonnement!

— Vous ne croyez pas si bien dire, répondit la reine Céphise; n'oubliez pas qu'on ne châtie que ceux qu'on aime, et commencez, sans autre délai.

Le poète obéit.

LE CHÈNE ET LE ROSEAU

I

 L y a quelques mois, débuta aux Folies-Provence une jeune femme gymnaste nommée Aurélie Guerre, qui avait fait fanatisme à Toulouse, dans un Cirque ambulante, et qui fut signalée à l'attention parisienne par un article élogieux d'Armand Silvestre. Turbulente, passionnée, facilement furieuse, cette belle personne ressemblait à l'orage et à l'ouragan ; quand elle secouait ses grands cheveux dénoués, on croyait voir planer l'aile formidable de la Nuit. Ses yeux lançaient des éclairs, elle cassait volontiers tout ce qui lui tombait sous la main, et rien

ne lui était plus habituel que de cravacher un ré-gisseur en plein visage. Toutefois, cette violente devenait précise et calculatrice lorsqu'elle faisait ses exercices et qu'elle s'envolait éperdument à travers les cordes et les trapèzes, s'accrochant aux câbles volants, tantôt d'un seul doigt, tantôt avec ses fortes dents, qui facilement eussent coupé du fer. Enfin, toute imprégnée de volupté et comme électrique, elle avait le don de créer le désir fou, ardent, inapaisé; sa chair provocante éveillait tout de suite l'idée des baisers sans nombre, et ses lèvres de pourpre sanglante ressemblaient à un fruit dans lequel on veut mordre.

On sut bientôt dans le théâtre que la belle Aurélie avait distingué son camarade Arquevaux; mais presque en même temps on apprit qu'elle ne s'était pas montrée cruelle pour le clown Hefsti. Ces deux hommes formaient l'un avec l'autre une parfaite antithèse, trope que les poètes doivent en général dédaigner, comme un peu trop facile et vulgaire, mais que se permet souvent la réalité de la vie. Arquevaux, qui faisait la grande pyramide humaine, portant sur ses épaules autant d'hommes et d'enfants superposés qu'il en peut tenir jusqu'aux frises, et qui faisait partir un canon en le tenant dans ses mains, et qui mimait une

scène intitulée : *L'Enlèvement des Sabines*, dans laquelle il enlevait et emportait à lui seul toutes les Sabines; Arquevaux, comme taillé dans une montagne et bâti avec des quartiers de roche, ressemblait servilement aux bonshommes de Michel-Ange, et l'imitation avait été poussée à ce point que la barbe démesurée du Moïse inondait, comme un large flot, sa vaste poitrine. Au contraire, Hefsti avait moins l'air d'un homme que d'une fillette mince déguisée en garçon, et une fine moustache noire jetait sur sa lèvre un gracieux fil, comme dessinée au pinceau par un habile artiste japonais. Comédien et même excellent, capable de faire songer à Roméo en exécutant un saut périlleux, Hefsti, qui passait facilement à travers un de ces anneaux dont les jeunes filles se servent pour jouer aux Grâces, avait la caressante agilité d'une chatte, et en admirant sa merveilleuse souplesse, le public ne devinait pas ce qu'elle supposait d'énergie virile et de force. A la ville, Hefsti, grand fumeur de cigarettes, grand lecteur de vers dans les langues diverses, qu'il parlait toutes, était vêtu comme un dandy irréprochable, et parlait d'une voix molle et attendrie, comme celle de Théophile Gautier.

II

Au théâtre, il se commet presque autant d'indiscrétions que dans le monde; aussi les deux amis d'Aurélié Guerre ne tardèrent-ils pas à être mis au courant de leur situation réciproque. Dûment avertis, ils se rencontrèrent sur la scène, où erraient déjà le directeur, Léon Sicre, et quelques acteurs, danseuses et mimes, avant une répétition où devaient être mis au point plusieurs exercices nouveaux. Arquevaux, déjà costumé, les bras nus, montrait sous le maillot ses cuisses héroïques de Titan; Hefti, lui, en habit de ville, tenait dans sa jolie main de femme bien gantée, une légère badine. Il s'inclina légèrement devant l'hercule.

— Il paraît, dit-il, que vous avez à me parler ?

— Oui, dit Arquevaux d'une voix formidable; mais pour causer avec moi, il faut d'abord pouvoir s'amuser avec les joujoux que voici.

En parlant ainsi il désignait du doigt, sur le

cassés, Léon Sicre voulut s'interposer ; mais il y renonça prudemment, et les acteurs présents n'osèrent pas non plus se jeter dans une entreprise si périlleuse. Arquevaux montrait ses dents, comme s'il eût voulu dévorer le clown, et Hefti, lui, souriait finement.

— Écoutez, dit l'hercule, je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que désormais je vous défends de parler à Aurélie Guerre.

— J'entends bien, dit Hefti, mais voilà. C'est que ces mots : Je vous défends, lorsque c'est à moi qu'on les adresse, n'ont pas de sens précis, et je ne comprends plus bien ce qu'ils veulent dire.

— Eh bien ! hurla Arquevaux, tu vas comprendre !

III

Il rassembla ses poings dans une pose de boxeur, et, au grand étonnement des spectateurs, Hefti ne se mit nullement en garde. Mais au moment où s'abattit le poing formidable, il fit un

scène frivole, et aurez-vous prouvé grand'chose, quand Arquevaux aura cassé un bras à Hefti, ou réciproquement? Je puis, moi, vous proposer une lutte bien plus sérieuse que celle-là, dont les risques sont autrement graves, et où l'un de vous, pour le moins, laissera sa vie. Au lieu de vous disputer Aurélie Guerre, gardez-la tous les deux : elle a fait mourir plus d'hommes que la Grecque Hélène, et il n'y a pas d'exemple qu'un de ses amants ait duré plus de quinze jours. Vous la connaissez à peine depuis deux fois vingt-quatre heures, mais vous la connaîtrez mieux! Si, au théâtre, elle est un orage, chez elle elle est une tempête, un tourbillon, un maëlstrom! Car si elle est expansive comme Messaline, elle a aussi de la vertu et des remords. Il y a des moments où elle entraîne son compagnon de route à travers les enfers les plus éperdus, d'autres où elle se repent, se jette à genoux, et s'arrache les cheveux avec désolation; en sorte que c'est une conversation très fatigante. Prenez garde, si vous n'acceptez pas le duel sur ce terrain-là, je dirai que vous n'êtes pas braves!

— Je ne connais aucun genre de crainte, dit Arquevaux; mais celui de nous deux qui serait seul et saurait son rival avec Aurélie, que devien-

drait-il pendant ce temps-là ? Faudra-t-il donc qu'il s'amuse à manger des barres de fer ou à mordre des charbons ardents ?

— En ces cas-là, dit Paule Girandel, l'important est de trouver une consolatrice qui touche à vos blessures avec des mains légères ; et pour cela, ajouta-t-elle en baissant modestement les yeux, j'ai à vous offrir une combinaison qui peut-être ne mérite pas d'être dédaignée ?

IV

La convention fut conclue sur ces bases ; à la prière de Léon Sicre, la répétition commença enfin ; les Folies-Provence reprirent leur train ordinaire, et ce qui fut vraiment bien *théâtre*, c'est que, pour ne pas empêcher *la scène à faire* d'être faite, personne n'avertit Aurélie Guerre. Elle put croire qu'elle trompait ses deux amants, et elle fut toujours désordonnée et violente, mais pas plus qu'à l'ordinaire. Archevau et Hefti, à la grande joie du public, continuaient leurs exercices

habituels, et ne semblaient nullement abattus. Seulement l'hercule, très sanguin, devenait de plus en plus rouge, il s'appliquait, sa démarche était un peu incertaine et ses miracles quotidiens lui coûtaient de visibles efforts. Au contraire, le mince clown, qui n'avait rien perdu de sa légèreté, s'affinait, se subtilisait de plus en plus; on le devinait pâle sous son blanc, et son corps réduit à rien lui donnait l'apparence d'un sylphe voltigeant dans la transparente brume des rêves.

Un soir, Aurélie Guerre arriva la première au théâtre, dans un état de furie où on ne l'avait jamais vue, et ses camarades pensèrent avec raison qu'il avait dû se passer chez elle d'étranges drames. En moins de quelques minutes, elle eut brisé les cristaux de sa toilette, déchiré son costume en petits morceaux, arraché les cheveux du coiffeur, battu son habilleuse comme plâtre, et serré la cravate d'un régisseur, qu'elle laissa, à peu de chose près, étranglé. Arquevau, qui vint un moment après, dut sembler comme ivre; il fit sa pyramide humaine, et pris d'une défaillance soudaine, perdit l'équilibre; les hommes et les enfants qu'il portait tombèrent tous à la fois, mais s'arrangèrent pour tomber gracieusement et dans des poses bien dessinées, de sorte que le public ap-



'EST évidemment un très beau conte, fit la Reine un peu songeuse, mais il est inutile de le répandre dans les pensionnats de demoiselles.

— Pourquoi donc ? demanda Arsène Houssaye.

— Parce qu'elles ne le comprendraient pas. Aurélie Guerre est une terrible personne ; je ne souhaite pas à mes amis de se trouver sur son chemin.

— Madame, c'est la revanche du Minotaure ; pensez-y bien.

— Qu'est-ce que le Minotaure vient donc faire ici ?

— Il vient donner raison à Théodore de Banville,

Majesté, et innocenter cette belle Aurélie, que vous croyez peut-être malsaine ou fatale? Non, et votre illustre conteur est peut-être sévère pour elle... Que nous importent ses moissons de saltimbanques et de comédiens? On dompte un cheval sauvage, mais une femme n'est pas faite pour être domptée.

— Alors, vous défendez la dame?

— De tout mon cœur. Nous avons le tort de tout mesurer à notre aune, tort immense! Et voilà pourquoi je parlais du Minotaure. Ce monstre, dont Thésée a purgé la terre, a été désavantageusement connu parce qu'on en a désavantageusement parlé. Êtes-vous sûrs qu'il n'ait pas été calomnié? Et des facultés exceptionnelles réclamant une satisfaction légitime, n'ont-elles pas droit à être étudiées et à se défendre contre un injuste ostracisme. Ferez-vous un crime à quelqu'un d'habiter un labyrinthe? C'est une fantaisie gênante, quand on est pressé d'entrer chez soi ou d'en sortir, mais ce n'est pas une faute. Sera-ce donc à cause des cent vierges que le monstre dévorait par an? Mais comment les dévorait-il? Vous en êtes réduits à des conjectures. Vous ne ferez croire à personne qu'on puisse avaler cent femmes à la suite, le jour où elles vous sont présentées, sans s'exposer à une affreuse indigestion. Il est à présumer que c'était une provision annuelle. Partez de là, et vous verrez,

par un simple calcul, que chaque jeune fille avait en moyenne six mois pour se faire à la société du monstre et goûter avec lui les douceurs du labyrinthe. Vous direz qu'elles finissaient par être mangées. Est-ce donc un sort si funeste et ne finissons-nous pas tous par être mangés par le Temps?

— Je vous fais remarquer, dit la Reine, que nous parlons de mademoiselle Aurélie Guerre...

— Ce n'est pas moi qui l'ai appelée Minotaure ! mais j'ai le droit de m'emparer de ce mot pour juger son cas par analogie. Je la défends en la personne du monstre crétois. J'en appelle à M. Henri Rochefort qui, dans un fort intéressant volume, De Paris à Nouméa, entre dans des détails intimes sur les mœurs canaques. Il affirme que lorsqu'on demande là-bas une jeune fille à ses parents, elle ne sait jamais au juste si c'est pour l'épouser ou pour la manger. Ce doute ne l'empêche pas d'aller chez le prétendant et de quitter pour lui la maison de son père. Tant est puissant l'attrait de la curiosité ! Et que peuvent dire de bons parents, s'informant du sort de leur fille chérie, quand un époux ému leur répond, sans s'expliquer autrement qu'en se léchant les lèvres : Quelle excellente femme !

— Mais encore une fois, dit la Reine, vous sortez

de la question, et personne n'accuse la belle Aurélie de dévorer les gens.

— Théodore de Banville a laissé la chose en doute, insinua Paul Arène. Toutefois, ses amants ne devraient guère davantage que s'ils eussent été mangés. Et pour peu qu'ils en fussent d'accord il n'y a pas à réclamer. C'est ce qui prouve la supériorité de la civilisation actuelle sur celle du bon vieux temps. Honoré de Balzac nous a fait pleurer sur les malheurs et les tortures d'une fille charmante, douée des dons sacrés possédés par Aurélie — et par bien d'autres. On la brûla en grand apparat, pour la punir de s'être fait aimer plus qu'il ne convenait. Dieu merci ! nous vivons hors de ces temps de barbarie. Et si l'on appuyait encore des procès sur de pareils moyens, il y aurait peut-être ici bien des coupables.

— Tout est bien qui finit bien, dit la Marquise, et votre Aurélie Guerre commence à être trop défendue, d'autant que personne ne lui veut du mal.

— J'en prends acte, madame, et j'en remercie votre clémence et sa Gracieuse Majesté, dit Paul Arène, en s'inclinant.

— Au lieu de tant vous occuper des filles des autres, dit Céphise, parlez-nous un peu des vôtres. Vous devez en avoir au théâtre, je le parie.

— Hélas ! oui, madame, une toute petite fille, une

enfant perdue aujourd'hui ; une ingénue, et Dieu sait si elles sont rares au théâtre.

— Eh bien, dites-nous son histoire !

— Très volontiers, dit Paul Arène.

UNE INGÉNUË



L m'a pourtant été donné de la rencontrer une fois, cette parfaite ingénue, blanche comme un lys ou comme la lune, et surtout n'ayant point la moindre petite idée de ce que peut être l'ingénuité.

C'est en 1870 que l'aventure m'arriva, pendant les jours qui suivirent la déclaration de guerre. Quoique ayant toujours eu quelque éloignement pour cet endroit particulièrement vulgaire, bourgeois et réglementé qu'on appelle les coulisses d'un théâtre, je me trouvais ce soir-là — du diable si je sais le motif! — dans les coulisses du théâtre

de la Gaité. On y jouait la féerie en vogue, mais un souffle d'inquiétude venait de la salle, glaçant sous leurs costumes d'oripeaux le falot roi Croquignolet, le prince Pompondor et la fée Azurine. Et tenez : je me le rappelle maintenant, j'étais venu pour entendre Thérèse qui, dans un entr'acte, devait chanter la *Marseillaise*. Elle la chanta en effet, s'enveloppant d'un drapeau, voix terrible, geste hardi, en idéale vivandière.

Mais il ne s'agit point de la *Marseillaise* ni de Thérèse.

La pièce finie, au milieu du remue-ménage des trucs qui roulent et des décors remis en place, et parmi la bousculade éperdue des figurants pressés de partir, je m'attardai, ravi par l'étrangeté du spectacle, à considérer les machinistes en train de *dégarnir* la roue d'apothéose.

Des femmes en maillot, nues à demi et prises dans l'étau d'un corset de fer caché sous le paillon et la gaze, demeuraient en l'air, suspendues, non plus dans une pose gracieuse et figée, mais dans des attitudes abandonnées dont la lassitude contrastait avec leurs vêtements de rêve. Et lentement la roue tournait, et à chaque tour, quand une des femmes se trouvait rapprochée du plancher de la scène, un robuste gaillard la prenant à

deux bras, la soulevait, la décrochait et la plantait droit sur ses pieds en échangeant des petits mots, un adieu familier suivi d'un remerciement parfois canaille.

Au dehors, sur le boulevard de Strasbourg, s'entendaient le pas des chevaux, le bruit des musiques. C'était, dans la nuit, la garde impériale qui partait. Les machinistes, pour écouter, interrompaient un instant leur besogne. Alors, du haut des cintres, un concert d'imprécations féminines tombait.

De formidables jurons partis d'un coin sombre, tout près de moi, me firent retourner la tête :

— Nom de D..., sacré nom de D..., disait la voix, et je m'aperçus, non sans surprise, que cette voix rendue tremblante par l'émotion et la colère, mais au timbre enfantin, sortait d'un œuf.

Oui ! d'un œuf, d'un œuf en carton, de la taille de ces jarres d'huile où se cachent les voleurs d'Ali-Baba, et dont la partie supérieure soulevée en manière de couvercle comme si quelque géant avait tranché l'œuf de son couteau pour le manger à la coque, laissait voir non la face barbue d'un brigand arabe, mais une frimousse délicieusement rose sous les frisures emmêlées d'une perruque jaune serin. Deux petits pieds sortaient de

l'œuf, et trépignaient, chaussés de brodequins également jaunes. Recueillant mes souvenirs, je me rappelai avoir vu cet œuf animé, défiler à l'acte des oiseaux et figurer dans le tableau final en qualité de dernier-né encore mal éclos d'une famille de canaris.

— C'est gros comme deux liards de beurre, fit un garçon de théâtre qui passait, et c'est méchant comme le diable !... La paix, mademoiselle Culot, ton tour va venir.

Mais ceci ne calma point M^{lle} Culot, et je m'approchai pour lui offrir mes services.

— C'est bien simple, monsieur, vous n'avez qu'à me déboucler, là, derrière le dos... Ces costumiers sont d'un bête ! Comme s'ils ne pouvaient pas s'arranger pour qu'on ouvre de l'intérieur...

J'avais déjà défait l'ardillon de la boucle, et, l'œuf s'ouvrant, une femme, non, moins qu'une femme ! une gamine en sortit.

— Je m'étais fourrée là-dedans toute habillée afin d'être prête plus tôt... Attendez que je cache ma perruque et mes brodequins dans ce journal et que je remette mes bottines de ville que le pompier m'a gardées... C'est bien heureux tout de même que le régisseur ne me voie pas, sans quoi je serais à l'amende.

Changeant subitement de pensée, car il y avait de l'oiseau dans cette petite personne sortie d'un œuf, elle ajouta :

— En attendant, voilà ma choucroute envolée !

Et, comme nous descendions l'escalier, M^{lle} Culot m'expliqua que généralement tous les soirs elle allait manger une choucroute à crédit dans un café où elle connaissait la patronne ; seulement, la patronne quittait la caisse passé minuit.

J'offris la choucroute, qu'on accepta.

Tout à fait rassurée, M^{lle} Culot me gazouillait son histoire, une de ces histoires d'existences naufragées en plein Paris, auprès desquelles les exploits de Robinson peuvent sembler d'assez banales aventures. Pas de père, une mère actrice ou à peu près, l'aisance d'abord, presque le luxe ; puis la mère qui meurt, la misère, et tous les métiers essayés pour réaliser au jour le jour, comme les moineaux de la rue, ce quotitien miracle de vivre.

Il y avait eu un premier amant dont M^{lle} Culot parlait sans rancune. Il était parti, rappelé par ses parents, en province, et elle trouvait tout naturel qu'il fût parti.

Puis, de vagues et amusants souvenirs d'enfance, quelque part, du côté de la Brie, dans la

maison de sa nourrice morte, jusqu'à la première communion. Tout en continuant de payer les mois, maman l'avait comme oubliée chez le vieux Gogu, devenu ivrogne en restant veuf... Les petits paysans l'appelaient *la Parisienne*, et l'on allait, armés de longs râteaux, par les champs tout noirs de corneilles, ramasser le cresson sur le bord des fossés et des fontaines... Il y avait aussi l'école, très loin, au village. Il fallait y aller tous les matins, l'hiver en portant sa bûche, avec des sabots qui claquaient. La Parisienne perdait toujours son pain en route, et le père Gogu avait imaginé de le lui attacher dans le dos ainsi qu'un sac de soldat. Un jour, un gros chien sortit d'une ferme, et la renversa pour manger le pain; et, comme elle pleurait en arrivant à l'école, la maîtresse lui donna d'un autre pain plus blanc que celui du père Gogu, avec du beau miel en tartine. Alors, toutes les fois qu'elle passait devant la ferme, elle allait chercher le chien dans sa niche et lui offrait son dos pour qu'il mangeât le pain.

C'était là le grand souvenir. Depuis elle n'était plus retournée à la campagne : une fois pourtant, à Meudon, dans une partie d'étudiants.

Maintenant, M^{lle} Culot me racontait ces choses à l'entre-sol d'un cabaret qui demeurait ouvert

toute la nuit, près des Halles. M^{lle} Culot, trouvant qu'il était bien tard après la choucroute, et craignant de réveiller sa concierge, avait préféré venir là pour attendre le petit jour et rentrer sans avoir l'air de rien.

Le petit jour vint, M^{lle} Culot souriait en fermant les yeux, à moitié endormie. Tout à coup :
— Écoutez!... dit-elle.

J'écoutai. Dans le silence du Paris matinal, mille bruits naissaient, très distincts, n'étant pas encore couverts par l'assourdissant brouhaha que fait quelques heures plus tard la cohue des passants et des voitures.

Sous la fenêtre, un cri monta, plaintif et doux comme une mélodie : *Mouron pour les petits oiseaux!*

— Ça, fit M^{lle} Culot, c'est mon petit frère.

Et d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre modeste, mais qui cachait mal un légitime orgueil familial, rouge de plaisir, elle ajouta :

— Il n'a pas onze ans, il gagne déjà quinze sous par jour!...

Ferréol s'était tu.

— Et après? demanda quelqu'un.

— Après? c'est tout.

Le jour même, je rejoignis mon poste à l'ar-

mée. Puis vint le siège, la Commune. Que fit-elle, pauvre oiseau perdu comme tant d'autres dans la fumée des fusillades et des incendies, que devint-elle? Je l'ignore; jamais plus je ne l'ai revue! Mais le destin, il faut l'espérer, aura fini par te payer un fort arriéré de bonne chance; il te le devait bien, n'est-ce pas? ô Mademoiselle Culot!





UEL dommage! fit Suzanne d'Élys en s'approchant, de n'avoir pas de petits enfants pareils à prendre sur ses genoux et à bourrer de gâteaux!

— Mignonne, dit la Marquise, c'est en effet la vraie morale de ce conte.

— Il me semble, dit la reine Céphise en clignant des yeux pour mieux voir dans l'avenir, qu'il viendra un temps où les enfants ne souffriront plus et où l'on ne saura plus désobéir aux femmes.

— On ne les aimera pas davantage, dit Catulle Mendès, et d'être aimées c'est pour elles la principale affaire. Je ne sais pas si l'avenir bleu que vous attendez, avec sa température égale et le beau fixe

de son baromètre, ne fera pas regretter les orages que nous traversons.

— C'est une autre théorie, dit la Marquise, et peut-être en effet faut-il mesurer sa vie à l'intensité des émotions dont elle est remplie. Cela ferait une belle part aux artistes. Si vous nous disiez une histoire pour nous édifier là-dessus ?

— Madame, répondit le poète d'Hespérus et des Monstres parisiens, j'en sais une des plus complètes et des plus vraies, mais qui n'a guère que l'intérêt d'une biographie. Elle est du reste fort mouvementée, et il n'est pas défendu de mettre des noms sous ceux que j'inventerai.

— Commencez donc, dit la reine Céphise, et nous essaierons de lever le masque de vos personnages.

Catulle Mendès parla ainsi :



Vogel. sc.


Imp. Ch. Delâtre.

E. Dentu Éditeur.

LA VIE ET LA MORT D'UNE DANSEUSE.

LA VIE ET LA MORT

D'UNE DANSEUSE

 douze ans, la signorina Marietta Dall'Oro dansait les papillons et les sylphes au théâtre Saint-Charles, à Naples. Par miracle, elle n'avait pas l'air souffreteux qui distingue communément les baladines de son âge, créatures anormales, vaguement désireuses de lumière vive et de vagabondages dans les bois, opprimées par le monde artificiel où elles se débattent. Marietta, démesurément précoce, portait en elle assez de sève pour suppléer aux causes extérieures d'épanouissement; elle avait grimpé aux arbres des portants et s'était chauffée au soleil

des toiles de fond. Coiffée d'églantines blanches, vêtue de crêpe rose, toute rose, toute blanche, elle montrait des épaules délicatement charnues; ses bras, quoique un peu grêles, ne rappelaient en rien la rigidité virginale qui perce au coude la manche des jeunes personnes; on remarquait sa cuisse déjà musculeuse et son genou nerveux comme celui d'un poulain calabrais. Il y avait au théâtre un certain Gugliemo Tiradritto, danseur naguère illustre, qui s'était cassé la jambe droite au plus beau temps de sa gloire, en escaladant par mégarde le mur d'un couvent de filles, à Bologne; d'où s'ensuivit qu'il béquilla cruellement jusqu'à la fin de ses jours; mais la jambe qui lui restait avait du génie pour deux. Grâce aux conseils de Tiradritto, Marietta, qui était née avec des ailes aux talons, ne manqua pas de devenir une danseuse admirable, bruyamment applaudie; et d'autre part, sa beauté mûrissante, que singularisaient encore des arrière-grâces d'enfance, suscitait de nombreuses convoitises. Sa mère, figurante obscure et coquine effrénée, s'entremet aussitôt, décourageant les ladres et les gens de petite extraction. Le général Frimont, prince d'Autrodoco, commandant de l'armée autrichienne en Italie, offrit une parure de sept mille

frédéricks, et le prince de Salerne, frère du roi Ferdinand, ne parlait de rien moins après boire que d'épouser de la main gauche la signorina Marietta Dall' Oro. Il y avait de quoi faire tourner la tête d'une ballerine; la tête tourna du mieux qu'elle put, et Marietta se fit enlever par un jeune cavalier de Palerme qui ne possédait pas trente piastres et faisait le métier de poète comique.

Pendant six mois, les deux enfants, ayant auprès d'eux le seul Tiradritto, se tinrent cachés dans un faubourg de Catane, au pied des monts de Sicile. Ce fut un amour souriant, tendre, clair, matinal. La signorina ne s'est jamais souvenue qu'avec douceur de ce pauvre Lorenzo qui faisait de si jolis sonnets et qui avait de si grands yeux.

Au commencement de l'hiver, elle s'imagina d'aller danser à la cour de Modène. Ce n'était plus la petite Marietta du théâtre Saint-Charles; la jeune femme avait jailli de l'enfant précoce. Ses lèvres, gonflées de sang sous les baisers de Lorenzo, contrastaient mieux avec la blancheur du visage, et l'amour était resté vivant dans la profondeur de ses yeux. Trop ingénue naguère et puérilement impatiente, sa danse avait maintenant des ondulations molles et perverses; il semblait que son corps s'enveloppât, dans les

ivresses du ballet, d'une chaude flamme exhalée de lui-même comme une sueur lumineuse; et ses gestes étaient des souvenirs d'enlacements dont la caresse prolongée s'imposait aux cous des spectateurs vaincus par l'hystérie. Le duché de Modène fut bouleversé totalement. François d'Este, lui-même, seul et masqué, vint frapper un soir à la porte de la signorina. En considération de Son Altesse et par un effort de génie, la danseuse rénova, jambes nues, cette pantomime oubliée dont sa mère, jadis attentive aux intrigues de la cour des Deux-Sicules, avait entrevu le mystère, ce tendre pas du châte enseigné par miss Emma Harte à la déesse Hygie et que lady Hamilton se rappelait encore aux petits soupers de la reine Caroline-Marie. François IV, extasié, déclara qu'il reviendrait le lendemain; mais la signorina disparut au point du jour avec le fidèle Tiradritto.

De Florence, où elle séjourna longtemps, sa renommée grandissante conquiert l'Italie entière. La Scala se ruina pour l'engager et s'enrichit pour l'avoir engagée. C'est alors qu'elle se lia de tendresse avec un jeune bon cousin de la Vente Centrale d'Alexandrie; d'où résulta que, par la suite, pour désigner l'époque de son passage à

Milan, elle avait coutume de dire, à l'exemple d'une belle princesse illustrée par les poètes : « Lorsque j'étais républicaine. » Mais la signora Dall' Oro ne s'attardait pas longtemps à la même fantaisie : en dépit des remontrances de Tiradritto qui la suivait de ville en ville, béquillant de pis en pis, elle résilia son engagement, paya je ne sais quelle somme à l'impresario de la Scala et reparut à Naples, où sa mère venait de mourir. Toutes larmes séchées, Marietta fit de la politique absolutiste avec le maréchal Radetski, qui avait remplacé le prince d'Autrodoco. « Lorsque j'étais autrichienne », disait-elle plus tard. Elle ne voulut point danser à Saint-Charles, parce que c'était le temps où les jambes des ballerines, avec leurs caleçons verts, ressemblaient à des tiges de palmiers ; et la signorina tenait pour les maillots roses ; mais après trois années de paresse délicate et d'amours inconnues, le démon des coulisses, qui harcèle sans pitié, l'obligea de signer un engagement pour Covent-Garden. Les brouillards de Londres faillirent la rendre folle de tristesse ; malgré les joies du théâtre, elle garda le spleen tout l'hiver, et crut se divertir en épousant sir William Campbell. Quand on lui mit au front les fleurs nuptiales, elle eut un petit rire. « Pour-

quoi riez-vous, milady? » demanda l'époux gravement. « C'est, dit-elle, que je me souviens d'avoir porté des couronnes comme celle-ci, au troisième acte des ballets, quand Colombine se marie avec Arlequin. » La lune de miel n'avait rien qui pût surprendre Marietta; sir William lui demeura indifférent; deux ou trois amants qu'elle prit ne l'émurent qu'à peine; de sorte qu'un matin des malles furent faites à la hâte, et milady Campbell s'embarqua sur le paquebot de Douvres, à la grande satisfaction de Gugliemo Tiradritto, dont la poitrine se gonflait d'amertume sous sa livrée d'intendant, et qui, tout le jour, ne faisait autre chose que de battre avec sa béquille la mesure d'un ballet ancien.

A Paris, les poètes se souviennent encore de Marietta Dall' Oro, la belle mime aux lèvres de grenade, qui leur jetait des poignées de soleil au visage et faisait tournoyer dans la valse de *Giselle* la furia des tarentelles napolitaines. En huit jours, la signorina fut célèbre et se révéla Parisienne; elle eut tout ce qu'il convenait d'avoir : des équipages de luxe, un domestique nègre, et le baron de Chalmy, qu'elle ruina comme un ange, et une loge aux Bouffes pour les soirs où elle ne dansait pas. Mais on estima généralement qu'elle s'atten-

drissait outre mesure sur le sort d'un musicien suédois qui lui avait dédié une polka-mazurke et se mourait de la poitrine. Il y eut une heure triste, en effet, dans cette vie souriante; elle s'était prise d'amour, l'aventurière, pour ce jeune homme étranger, tendre comme les enfants malades, qui considérait la tombe d'un paisible visage. Quand il mourut, elle pleura. C'est à ce moment que les journaux annoncèrent le décès de sir William Campbell, qui s'était pendu à un cyprès, par une matinée d'octobre; cela survint très à propos, et la mort du mari servit de prétexte à porter le deuil de l'amant. Mais les robes noires s'usent vite. La signorina se reprit à courir le monde. En Allemagne, elle fut honorée de quelques rencontres avec la comtesse Morgane de Poleastro, liaison passagère, mansuétude de grande dame pour une courtisane. A Vienne, elle dansa, puis à Madrid, puis à Lisbonne, sans cesse turbulente et joyeuse comme la clochette d'un bonnet de fou, jeune encore en dépit du temps qui se hâte, aussi jeune que la petite Marietta du théâtre Saint-Charles, et mille fois plus charmante. Était-il bien possible qu'elle eût quarante ans, en effet? Cela l'inquiétait un peu. Elle fut engagée à Saint-Pétersbourg, épuisa des mines de platine, affran-

chit cent esclaves, reparut en Espagne, puis revint en Russie. Mais à Moscou, le froid la saisit ; elle regretta le soleil et partit pour l'Italie. Sous les arbres d'une promenade, à Ferrare, elle retrouva ce pauvre Lorenzo, qui vivait à grand-peine en composant des poèmes d'opéras et des scénarios de pantomimes.

La misère présente lui avait ravi la mémoire du passé ; il disait : « Je suis vieux, » et se rappelait mal le théâtre Saint-Charles et le faubourg de Catane, au pied du mont Gibel. La signorina convint elle-même qu'il y avait bien longtemps de tout cela. Quant à Tiradritto, il n'en pouvait plus. Par une détermination rapide, et se réservant à peine de danser quelquefois devant le miroir quand sa femme de chambre ne serait pas là, Marietta quitta le théâtre. Elle renoua d'une lettre son amitié ancienne avec le baron de Chalmy et vint habiter la France sous le nom de milady Campbell. Cinq années s'écoulèrent. Un soir d'hiver, la danseuse repentie, mais toujours belle et coquette irrémédiablement, se faisait coiffer d'églantines blanches et vêtir de crêpe rose, entre les glaces d'un boudoir, dans son petit hôtel de l'avenue Marigny, charmant comme un pavillon de favorite, avec ses vitres peintes et ses balcons

légers où fleurissaient des lauriers de Bengale mêlés à des cactus de Chine; mais le baron de Chalmy, qu'elle attendait, ne vint point. A vrai dire, il écrivit qu'il ne viendrait plus. Quelle raison donnait-il? Qu'il avait soixante ans. « Prétexte! » dit Marietta, qui en avait cinquante. Cet abandon la laissait besoigneuse. Rentrerait-elle au théâtre? Quelques plis malaisément dissimulés par le blanc de perle, pareils aux branches d'un éventail qui rayonnent autour d'une charnière, se rejoignaient dans une fossette au bord de son œil; la chair de son cou, jadis si délicieusement blanche, et dont la teinte imitait maintenant celle des vieux ivoires et des dentelles anciennes, se renflait vers le milieu comme si elle avait été parallèlement serrée par deux fils inaperçus; enfin, elle était un peu grasse, avec des formes abandonnées. Mais les premières atteintes de la vieillesse avaient plutôt transformé que définitivement altéré sa beauté; une grâce moite et languissante l'enveloppait, elle avait la séduction douce de ce qui va n'être plus, comme elle avait eu autrefois le charme acide de ce qui n'est pas encore; et l'on songeait, auprès d'elle, à quelque rose opulente et fraîche qui aurait déjà, comme un attrait de plus, le vague parfum triste qui s'exhale d'une

fleur conservée entre les marges d'un livre. D'ailleurs, la danseuse n'était point morte en elle : elle souffrait cruellement de son renoncement aux joies turbulentes des aventures ; l'impalpabilité de ses souvenirs ne lui suffisait pas ; elle avait des rébellions mal contenues ; aux heures où naguère elle allait au théâtre, elle éprouvait cette nostalgie singulière qui fait palpiter, à l'époque de l'émigration, l'aile des oiseaux prisonniers ; la chambre où elle se plaisait avait une apparence de loge entre deux portants, avec ses tentures aux couleurs violettes, ses meubles inusités, ses loques écarlates, éparses çà et là, sa vaste glace haute, fendillée vers les coins, et le pot de vermillon égaré sur une étagère ; elle avait malaisément quitté les locutions familières aux coulisses ; elle n'aurait jamais pu abandonner l'habitude des tutoiements soudains ; et lorsque, dans un bal d'artistes, elle consentait à un quadrille, ses jupes longues, par un renversement d'idées, la troublaient comme une impudeur.

Elle rentra à l'Opéra, et tout alla bien pendant trois ans, car elle eut un feuilleton, je veux dire un amant qui s'enfermait tous les vendredis pour noircir vingt-quatre feuilles de papier qu'un journal publiait tous les lundis. Mais le feuilleton portait

perruque. Dans une querelle à propos d'une petite du corps de ballet dont il avait sans mesure exalté le maillot, Marietta arracha la perruque et la jeta aux pieds de sa rivale. Humilié, le feuilleton qui savait l'âge de sa maîtresse, l'imprima, et l'engagement de la danseuse ne fut pas renouvelé. Par bonheur, derrière le manteau d'arlequin elle avait quelquefois souri à un vaudevilliste, qui la fit entrer au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Là, pour obliger une figurante, remarquablement perverse, qui s'était endettée au profit d'un chanteur comique de café-concert, et qu'elle recueillit dans son hôtel de l'avenue Marigny, elle vendit ses diamants; mais elle en acheta d'autres, qu'elle ne paya point. Son mobilier pouvait être saisi; elle le mit sous le nom de son amie; de sorte qu'un beau soir celle-ci la jeta à la porte en l'appelant : « Vieille folle ! » Marietta pleura amèrement; c'était la première fois qu'on l'appelait : vieille. Avec le fidèle Tiradritto, qui l'accompagnait sans relâche, elle alla loger dans un hôtel.

A la Porte-Saint-Martin, elle avait peu réussi; un théâtre de premier ordre lui offrit cependant un rôle secondaire dans un ballet nouveau. Elle refusa, et, pour vivre, vendit les diamants qu'elle n'avait point payés. Mais, citée en justice, elle

du rendre l'argent et accepta un troisième rôle dans un théâtre de second ordre. Après trente représentations sans éclat, elle fut congédiée; on disait qu'elle avait les jambes trop grosses. Tout cela la tuait. Pourtant, c'était une grande artiste. Elle avait cinquante-cinq ans.

Un jour, étant très pauvre, elle alla chez le vau-devilliste, qui ne devait pas, croyait-elle, avoir oublié son sourire. Il lui offrit vingt francs. Elle les accepta. Chez le feuilletonniste, où elle se présenta ensuite, elle ne fut pas reçue; dans la rue, en se retournant vers la maison de son ancien amant, elle vit à une fenêtre la petite du corps de ballet, aujourd'hui premier sujet, qui l'avait reconnue et riait aux éclats. « Ce manche à balai! » dit Marietta, car il faut bien se venger. Une autre fois, elle n'avait plus que dix sous dans un vieux porte-monnaie déchiqueté, elle sonna à la porte du baron de Chalmy; elle pensait : il est gentilhomme, celui-là. « Vous voulez parler à mon père, Madame? » demanda une toute jeune fille qui apparut, curieuse, derrière le domestique, quand la porte fut ouverte. La vieille pécheresse rougit. « Non, Mademoiselle, dit-elle, je me suis trompée d'étage. »

Marietta et Tiradritto vivaient cette vie triste

où l'on s'étonne chaque matin d'avoir mangé la veille.

Il y avait, rue de la Tour-d'Auvergne, un cours de danse dirigé par un ancien militaire; Marietta acheta cet établissement; elle n'avait point d'argent, mais elle en promit. Le mardi, elle donnait un bal. On sait ce que c'est que ces sortes de bals. A la porte personne ne payait, bien que Tiradritto, rogue et roide, fût assis au contrôle; mais, à minuit, on buvait du champagne; cela rapportait un peu d'argent.

Marietta composait des ballets; elle les exécutait elle-même, avec les moins sottes de ses élèves, car elle avait des élèves, qui ne la payaient point. Un soir, dans un coin de la salle de bal, elle laissa tailler un baccarat; ensuite, on joua tous les mardis; quelques personnes trichèrent; on racontait que Marietta partageait les profits; ce n'était pas vrai; en somme, un tripot; de sorte que la police, bientôt informée, fit irruption une nuit, saisit les cartes, et jeta les joueurs dans la rue.

Les hommes pestaient, les femmes riaient; on fit venir des fiacres, et tout le monde rentra chez soi, à l'exception de Marietta et de Tiradritto, qui demeurèrent sur le trottoir par la double rai-

sans bas, elle se mit à danser, haillonneuse, échevelée, horrible, cette danse oubliée dont sa mère, jadis attentive aux intrigues de la cour des Deux-Sicules, avait entrevu le mystère, ce tendre pas du châte enseigné par miss Emma Harte à la déesse Hygie, et que lady Hamilton se rappelait encore aux petits soupers de la reine Caroline-Marie. Une cuisinière, qui traversait la cour, les appela : « Vilains singes ! »

Dès lors, ils mendiaient ensemble ; il jouait, elle dansait ; on leur donnait parce qu'ils faisaient rire ; elle put acheter un miroir et un pot de fard. Mais le rhume de Marietta était devenu un asthme ; un jour, elle dit : « Je suis malade, » et se coucha. Le lendemain matin, elle se trouvait mieux ; mais le soir, elle mourut étouffée.

Quand les chevaux des corbillards ont des plumets blancs, cela coûte très cher. Ils en avaient au convoi de Marietta. Tiradritto seul le suivit. Comme il avait cassé sa béquille, la veille, en enfonçant une porte, il fallait, pour marcher debout, qu'il s'appuyât des deux mains à l'arrière-train de la voiture.

A la sortie du cimetière, deux hommes de police le prirent au collet en lui disant qu'il avait volé pour cinq cents francs de bijoux dans la bou-

tique d'un orfèvre. Deux mois plus tard, il fut jugé, et on l'expédia dans une maison de détention au lieu de l'envoyer aux galères, parce qu'il avait soixante-dix-sept ans.





i jamais histoire fut sans morale, c'est celle-là, dit la Marquise.

— A moins, dit madame de Cercy-Latour, qu'il ne s'agisse d'engager les danseuses à acheter des tirelires et à faire des économies pour s'assurer une bonne fin.

— C'est un conseil qu'il est inutile de leur donner aujourd'hui, dit le conteur, et les étoiles du théâtre moderne sont essentiellement pratiques. Ce n'est pas qu'elles n'aient leurs fantaisies et leurs caprices, c'est un des côtés de leur charme et de leur talent. Mais elles savent où elles vont et ne vont que jusqu'où elles veulent. Quand elles ont envie d'un mari, elles le trouvent ; quand elles ont envie d'un amant, elles le

prennent, mais sans scandale et sans tumulte, à moins qu'elles ne veuillent se faire remarquer. Elles sont même sages à leurs heures, et beaucoup ont le droit de se coiffer de fleurs d'oranger, — jusqu'à ce que cela les ennuie. Il y a peu de Mariettas maintenant, mais je n'en crois pas la race perdue.

— Je vous avoue, dit Céphise, que je m'intéresse à Tiradritto plus qu'à son idole. Ces natures de chien caniche, ces dévouements aveugles et désintéressés ont un côté profondément touchant. Et ces comparses qui font de leur vie la doublure d'une autre vie, sont bien moins rares qu'on ne pense. Il est peu de caractère personnel, d'être de quelque valeur qui ne trouve en quelque sorte sous sa main ces amis subalternes. Ils vous savent gré de disposer de leur volonté, de leurs actions et presque de leur pensée. Ils échappent ainsi aux fardeaux qui pèsent le plus aux âmes indécises ou timorées : l'initiative et la responsabilité.

— Les femmes, dit madame de Rocas avec un bon rire, trouvent aisément des amoureux pour jouer ou doubler ces rôles, mais il serait dangereux de croire à leur désintéressement.

— Cela va nous ramener aux parallèles entre l'amour et l'amitié, fit madame de Cercy-Latour, et nous n'en sortirions plus. Tiradritto a certainement aimé Marietta avec un fanatisme plus grand que

avec un peu de sévérité. Songeriez-vous à vous soustraire aux lois de mon empire?

— La pensée ne m'en est pas venue, dit le jeune auteur, et vous pouvez disposer absolument de votre esclave indigne. Mais il est des obstacles devant lesquels se brisent les volontés des rois et même celles des reines. Je ne saurais vous dire un conte de théâtre, parce que je n'en sais pas.

— Cette défaite est absurde. Si vous n'en savez pas, vous en improviserez un.

— Il sera détestable.

— C'est votre affaire.

— Mais, dit Maupassant avec une certaine éloquence, il doit y avoir quelque tempérament à un ordre aussi rigoureux. Si, au lieu de vous faire un conte de coulisses, je vous donnais la comédie.

— A vous seul?

— Non ; il me faudrait au moins quelqu'un pour me donner la réplique, une artiste véritable, douée de tous les dons de la grâce, de l'esprit, du talent et de la beauté. Cela m'encouragerait d'abord, car elle ferait disparaître dans sa lumière les défauts de mon œuvre, et ce me serait une gloire que de faire mes débuts auprès d'elle.

La belle Céphise avait rougi. La Marquise lui dit en riant :

— Il me semble que vous voilà prise.

— Pas du tout ! répondit la Reine. Je ne saurais abdiquer ma dignité royale sans la compromettre.

— Au contraire, dit Maupassant, elle n'en brillera que d'un plus vif éclat, quand vous aurez donné, souveraine, l'exemple de l'obéissance à la loi.

— Aucune loi ne m'oblige à faire des contes, monsieur.

— Mais puisque je n'en ferais pas sans cela ! Qu'y a-t-il donc d'effrayant à dire un petit proverbe entre ces deux caisses d'oranger, sous un décor qui semble avoir été fait exprès pour encadrer notre action dramatique ?

— Mais on ne joue pas la comédie sans répétitions !

— Ah ! madame, quelle erreur ! fit Richard Lesclide, qui depuis un instant appuyait d'instances muettes les discours de Guy de Maupassant ; la vraie comédie est au contraire LA COMÉDIE IMPROVISÉE, dont le grand art est égaré, ignoré, mais ne se perdra jamais. Ne le prouvez-vous pas quelquefois dans les soirées d'hiver, et les charades qu'on joue entre trois paravents n'ont-elles pas mille fois plus de saveur, d'imprévu, d'originalité, que les vaudevilles qu'on répète devant un souffleur et les opérettes qu'on serine à de bons jeunes gens, qui voient dans l'imitation de Christian le superlatif de l'art dramatique ? Ah !

que nos pères l'entendaient mieux ! Quoi de plus facile que de causer cinq minutes avec votre auteur, et de revenir jouer sa pièce avec lui ! Nous allons disposer la salle et moucher les chandelles pendant ce temps-là. Et encore personne n'aura besoin de se déranger. La scène sera où il vous plaira de vous mettre.

Plusieurs invités s'empressaient autour de la belle Céphise, qui finit par céder. C'est pourtant une épreuve dangereuse que ces improvisations pour les artistes dont l'éducation dramatique a suivi la route ordinaire. Mais Céphise Ador était femme avant d'être comédienne, et l'on se sauve de tout avec cela. Le champion de la Comédie improvisée suivit la grande actrice et son auteur derrière un buisson de camélias, mais il s'occupa moins de la pièce que de leur raconter qu'un drame en dix actes, de sa façon, avait été conçu, imaginé, écrit et joué en vingt-quatre heures à Hauteville-House, île de Guernesey, devant Victor Hugo en villégiature, par des acteurs encore plus improvisés que le reste. Ce récit ne fut pas inutile et remplit d'émulation les nouveaux comédiens. Richard Lesclide, faisant les fonctions de régisseur, annonça

LA REVANCHE

Le théâtre représente le salon promenoir d'un grand hôtel, à Cannes, en janvier 1886.

et M. de Maupassant vint se placer en face du public, pendant que Céphise Ador, un journal à la main, s'asseyait à quelque distance.

La marquise Thérèse frappa trois coups de son éventail sur le bras de son fauteuil et la pièce commença.

LA REVANCHE

SCÈNE PREMIÈRE



MONSIEUR DE GARELLE, seul, au fond
d'un fauteuil.

Me voici à Cannes, en garçon, drôle de chose. Je suis garçon ! A Paris, je ne m'en apercevais guère. En voyage, c'est autre chose. Ma foi, je ne m'en plains pas.

Et ma femme est remariée !

Est-il heureux, lui, mon successeur, plus heureux que moi ? Quel imbécile ça doit être pour l'avoir épousée après moi. Au fait, je n'étais pas moins sot pour l'avoir épousée le premier. Elle avait des qualités, pourtant, des qualités... phy-

siques... considérables, mais aussi des tares morales importantes.

Quelle rouée, et quelle menteuse, et quelle coquette, et quelle charmeuse, pour ceux qui ne l'avaient point épousée. Étais-je cocu? Cristi, quelle torture de se demander cela du matin au soir sans obtenir de certitude.

En ai-je fait des marches et des démarches pour l'épier, sans rien savoir. Dans tous les cas, si j'étais cocu, je ne le suis plus, grâce à Naquet. Comme c'est facile tout de même le divorce! Ça m'a coûté une cravache de dix francs et une courbature dans le bras droit, sans conter le plaisir de taper à cœur que veux-tu sur une femme que je soupçonnais fortement de me tromper!

Quelle pile, quelle pile...

(Il se lève en riant, et fait quelques pas, puis se rassied.)

Il est vrai que le jugement a été prononcé à son bénéfice et à mon préjudice — mais quelle pile!

Maintenant, je vais passer l'hiver dans le Midi, en garçon! Quelle chance! N'est-ce pas charmant de voyager avec l'éternel espoir de l'amour qui rôde? Que vais-je rencontrer, dans cet hôtel, tout à l'heure, ou sur la croisette, ou dans la rue peut-être? Où est-elle, celle qui m'aimera demain et

que j'aimerai? Comment seront ses yeux, ses lèvres, ses cheveux, son sourire? Comment sera-t-elle, la première femme qui me tendra sa bouche et que j'envelopperai dans mes bras? Brune ou blonde? grande ou petite? rieuse ou sévère? grasse ou...? Elle sera grasse!

Oh! comme je plains ceux qui ne connaissent pas, qui ne connaissent plus le charme exquis de l'attente? La vraie femme que j'aime, moi, c'est l'Inconnue, l'Espérée, la Désirée, celle qui hante mon cœur sans que mes yeux aient vu sa forme, et dont la séduction s'accroît de toutes les perfections rêvées. Où est-elle? Dans cet hôtel, derrière cette porte? Dans une des chambres de cette maison, tout près, ou loin encore? Qu'importe, pourvu que je la désire, pourvu que je sois certain de la rencontrer! Et je la rencontrerai assurément aujourd'hui ou demain, cette semaine ou la suivante, tôt ou tard, mais il faudra bien que je la trouve!

Et j'aurai, tout entière, la joie délicieuse du premier baiser, des premières caresses, toute la griserie des découvertes amoureuses, tout le mystère de l'inexploré aussi charmants, le premier jour, qu'une virginité conquise! Oh! les imbéciles qui ne comprennent pas l'adorable sensation

des voiles levés pour la première fois. Oh! les imbéciles qui se marient... car... ces voiles-là... il ne faut pas les lever trop souvent... sur le même spectacle...

Tiens, une femme!...

(Une femme traverse le fond du promenoir, élégante, fine, la taille cambrée.)

Bigre! elle a de la taille, et de l'allure. Tâchons de voir... la tête.

(Elle passe près de lui sans l'apercevoir, enfoncé dans son fauteuil. Il murmure:)

Sacré nom d'un chien, c'est ma femme! ma femme, ou plutôt non, la femme de Chantever. Elle est jolie tout de même, la gueuse...

Est-ce que je vais avoir envie de la répouser maintenant?... Bon, elle s'est assise et elle prend *Gil Blas*. Faisons le mort.

Ma femme! Quel drôle d'effet ça m'a produit. Ma femme! Au fait, voici un an, plus d'un an qu'elle n'a été ma femme... Oui, elle avait des qualités physiques... considérables; quelle jambe! J'en ai des frissons rien que d'y penser! Et une poitrine, d'un fini. Ouf! Dans les premiers temps nous jouions à l'exercice — gauche — droite — gauche — droite — quelle poitrine! Gauche ou droite, ça se valait.

Mais quelle teigne... au moral.

A-t-elle eu des amants? En ai-je souffert de ce doute-là! Maintenant zut, ça ne me regarde plus.

Je n'ai jamais vu une créature plus séduisante quand elle entrait au lit. Elle avait une manière de sauter dessus et de se glisser dans les draps...

Bon, je vais redevenir amoureux d'elle...

Si je lui parlais?... Mais que lui dirais-je?

Et puis elle va crier *au secours*, au sujet de la pile! Quelle pile! J'ai peut-être été un peu brutal tout de même.

Si je lui parlais? Ça serait drôle, et crâne, après tout. Sacrebleu oui, je lui parlerai, et même si je suis vraiment fort... Nous verrons bien...

SCÈNE II

Il s'approche de la jeune femme qui lit avec attention
Gil Blas, et d'une voix douce :

— Me permettrez-vous, madame, de me rappeler à votre souvenir?

(Madame de Chantever lève brusquement la tête, pousse un cri, et veut s'enfuir. Il lui barre le chemin, et, humblement :)

— Vous n'avez rien à craindre, madame, je ne suis plus votre mari.

MADAME DE CHANTEVER. — Oh! vous osez? Après... après ce qui s'est passé!

M. DE GARELLE. — J'ose... et je n'ose pas... Enfin... Expliquez ça comme vous voudrez. Quand je vous ai aperçue, il m'a été impossible de ne pas venir vous parler.

MADAME DE CHANTEVER. — J'espère que cette plaisanterie est terminée, n'est-ce pas?

M. DE GARELLE. — Ce n'est point une plaisanterie, madame.

MADAME DE CHANTEVER. — Une gageure, alors, à moins que ce ne soit une simple insolence. D'ailleurs, un homme qui frappe une femme est capable de tout.

M. DE GARELLE. — Vous êtes dure, madame. Vous ne devriez pas cependant, me semble-t-il, me reprocher aujourd'hui un emportement que je regrette d'ailleurs. J'attendais plutôt, je l'avoue, des remerciements de votre part.

MADAME DE CHANTEVER, stupéfaite. — Ah ça, vous êtes fou? ou bien vous vous moquez de moi comme un rustre.

M. DE GARELLE. — Nullement, madame, et pour ne pas me comprendre, il faut que vous soyez fort malheureuse.

MADAME DE CHANTEVER. — Que voulez-vous dire ?

M. DE GARELLE. — Que si vous étiez heureuse avec celui qui a pris ma place, vous seriez reconnaissante de ma violence qui vous a permis cette nouvelle union.

MADAME DE CHANTEVER. — C'est pousser trop loin la plaisanterie, monsieur. Veuillez me laisser seule.

M. DE GARELLE. — Pourtant, madame, songez-y, si je n'avais point commis l'infamie de vous frapper, nous traînerions encore aujourd'hui notre boulet...

MADAME DE CHANTEVER, blessée. — Le fait est que vous m'avez rendu là un rude service !

M. DE GARELLE. — N'est-ce pas ? Un service qui mérite mieux que votre accueil de tout à l'heure.

MADAME DE CHANTEVER. — C'est possible. Mais votre figure m'est si désagréable...

M. DE GARELLE. — Je n'en dirai pas autant de la vôtre.

MADAME DE CHANTEVER. — Vos galanteries me déplaisent autant que vos brutalités.

M. DE GARELLE. — Que voulez-vous, ma-

dame, je n'ai plus le droit de vous battre, il faut bien que je me montre aimable.

MADAME DE CHANTEVER. — Ça, c'est franc, du moins. Mais si vous voulez être vraiment aimable, vous vous en irez.

M. DE GARELLE. — Je ne pousse pas encore si loin que ça le désir de vous plaire.

MADAME DE CHANTEVER. — Alors, quelle est votre prétention ?

M. DE GARELLE. — Réparer mes torts, en admettant que j'en aie eu.

MADAME DE CHANTEVER, indignée. — Comment ? en admettant que vous en ayez eu ? Mais vous perdez la tête. Vous m'avez rouée de coups et vous trouvez peut-être que vous vous êtes conduit envers moi le mieux du monde.

M. DE GARELLE. — Peut-être !

MADAME DE CHANTEVER. — Comment ? Peut-être ?

M. DE GARELLE. — Oui, madame. Vous connaissez la comédie qui s'appelle le *Mari cocu, battu et content*. Eh bien ! ai-je été ou n'ai-je pas été cocu, tout est là ! Dans tous les cas, c'est vous qui avez été battue, et pas contente...

MADAME DE CHANTEVER, se levant. — Monsieur, vous m'insultez.

M. DE GARELLE, vivement. — Je vous en prie, écoutez-moi une minute. J'étais jaloux, très jaloux, ce qui prouve que je vous aimais. Je vous ai battue, ce qui le prouve davantage encore, et battue très fort, ce qui le démontre victorieusement. Or, si vous avez été fidèle, et battue, vous êtes vraiment à plaindre, tout à fait à plaindre, je le confesse, et...

MADAME DE CHANTEVER. — Ne me plaignez pas.

M. DE GARELLE. — Comment l'entendez-vous? On peut le comprendre de deux façons. Cela veut dire, soit que vous méprisez ma pitié, soit qu'elle est imméritée. Or, si la pitié dont je vous reconnais digne est imméritée, c'est que les coups... les coups violents que vous avez reçus de moi étaient plus que mérités.

MADAME DE CHANTEVER. — Prenez-le comme vous voudrez.

M. DE GARELLE. — Bon. Je comprends. Donc j'étais avec vous, madame, un mari cocu.

MADAME DE CHANTEVER. — Je ne dis pas cela.

M. DE GARELLE. — Vous le laissez entendre.

MADAME DE CHANTEVER. — Je laisse entendre que je ne veux pas de votre pitié.

M. DE GARELLE. — Ne jouons pas sur les mots et avouez-moi franchement que j'étais...

MADAME DE CHANTEVER. — Ne prononcez point ce mot infâme, qui me révolte et me dégoûte.

M. DE GARELLE. — Je vous passe le mot, mais avouez la chose.

MADAME DE CHANTEVER. — Jamais. Ça n'est pas vrai.

M. DE GARELLE. — Alors, je vous plains de tout mon cœur, et la proposition que j'allais vous faire n'a plus de raison d'être.

MADAME DE CHANTEVER. — Quelle proposition ?

M. DE GARELLE. — Il est inutile de vous la dire, puisqu'elle ne peut exister que si vous m'aviez trompé.

MADAME DE CHANTEVER. — Eh bien ! admettez un moment que je vous aie trompé.

M. DE GARELLE. — Cela ne suffit pas. Il me faut un aveu.

MADAME DE CHANTEVER. — Je l'avoue.

M. DE GARELLE. — Cela ne suffit pas. Il me faut des preuves.

MADAME DE CHANTEVER, souriant. — Vous en demandez trop, à la fin.

M. DE GARELLE, sérieux. — Je vous crois, madame. Et avec qui m'avez-vous trompé?

MADAME DE CHANTEVER. — Oh! mais, vous en demandez trop, à la fin.

M. DE GARELLE. — Il est indispensable que je sache son nom.

MADAME DE CHANTEVER. — Il m'est impossible de vous le dire.

M. DE GARELLE. — Pourquoi ça?

MADAME DE CHANTEVER. — Parce que je suis une femme mariée.

M. DE GARELLE. — Eh bien?

MADAME DE CHANTEVER. — Et le secret professionnel?

M. DE GARELLE. — C'est juste.

MADAME DE CHANTEVER. — D'ailleurs, c'est avec M. de Chantever que je vous ai trompé.

M. DE GARELLE. — Ça n'est pas vrai.

MADAME DE CHANTEVER. — Pourquoi ça?...

M. DE GARELLE. — Parce qu'il ne vous aurait pas épousée.

MADAME DE CHANTEVER. — Insolent! Et cette proposition?...

M. DE GARELLE. — La voici. Vous venez d'avouer que j'ai été, grâce à vous, un de ces êtres ridicules, toujours bafoués, quoi qu'ils fassent,

comiques s'ils se taisent, et plus grotesques encore s'ils se fâchent, qu'on nomme des maris trompés. Eh bien, madame, il est indubitable que les quelques coups de cravache reçus par vous sont loin de compenser l'outrage et le dommage conjugal que j'ai éprouvés de votre fait, et il est non moins indubitable que vous me devez une compensation plus sérieuse et d'une autre nature, maintenant que je ne suis plus votre mari.

MADAME DE CHANTEVER. — Vous perdez la tête. Que voulez-vous dire?

M. DE GARELLE. — Je veux dire, madame, que vous devez me rendre aujourd'hui les heures charmantes que vous m'avez volées quand j'étais votre époux, pour les offrir à je ne sais qui.

MADAME DE CHANTEVER. — Vous êtes fou.

M. DE GARELLE. — Nullement. Votre amour m'appartenait, n'est-ce pas? Vos baisers m'étaient dus, tous vos baisers, sans exception. Est-ce vrai? Vous en avez distrait une partie au bénéfice d'un autre! Eh bien! il importe, il m'importe que la restitution ait lieu, restitution sans scandale, restitution secrète, comme on fait pour les vols honteux.

MADAME DE CHANTEVER. — Mais pour qui me prenez-vous?

M. DE GARELLE. — Pour la femme de M. de Chantever.

MADAME DE CHANTEVER. — Ça, par exemple, c'est trop fort.

M. DE GARELLE. — Pardon, celui qui m'a trompé vous a bien prise pour la femme de M. de Garelle. Il est juste que mon tour arrive. Ce qui est trop fort, c'est de refuser de rendre ce qui est légitimement dû.

MADAME DE CHANTEVER. — Et si je disais oui... vous pourriez...

M. DE GARELLE. — Mais certainement.

MADAME DE CHANTEVER. — Alors, à quoi aurait servi le divorce?

M. DE GARELLE. — A raviver notre amour.

MADAME DE CHANTEVER. — Vous ne m'avez jamais aimée.

M. DE GARELLE. — Je vous en donne pourtant une rude preuve.

MADAME DE CHANTEVER. — Laquelle?

M. DE GARELLE. — Comment? Laquelle? Quand un homme est assez fou pour proposer à une femme de l'épouser d'abord et de devenir son amant ensuite, cela prouve qu'il l'aime ou je ne m'y connais pas en amour.

MADAME DE CHANTEVER. — Oh! ne confon-

dons pas. Épouser une femme prouve l'amour ou le désir, mais la prendre comme maîtresse ne prouve rien... que le mépris. Dans le premier cas, on accepte toutes les charges, tous les ennuis, et toutes les responsabilités de l'amour; dans le second cas on laisse ces fardeaux au légitime propriétaire et on ne garde que le plaisir, avec la faculté de disparaître le jour où la personne aura cessé de plaire. Cela ne se ressemble guère.

M. DE GARELLE. — Ma chère amie, vous raisonnez fort mal. Quand on aime une femme on ne devrait pas l'épouser, parce qu'en l'épousant on est sûr qu'elle vous trompera, comme vous avez fait à mon égard. La preuve est là. Tandis qu'il est indiscutable qu'une maîtresse reste fidèle à son amant avec tout l'acharnement qu'elle met à tromper son mari. Est-ce pas vrai? Si vous voulez qu'un lien indissoluble se lie entre une femme et vous, faites-la épouser par un autre, le mariage n'est qu'une ficelle qu'on coupe à volonté, et devenez l'amant de cette femme. L'amour libre est une chaîne qu'on ne brise pas. — Nous avons coupé la ficelle, je vous offre la chaîne.

MADAME DE CHANTEVER. — Vous êtes drôle. Mais je refuse.

M. DE GARELLE. — Alors, je prévien-drai M. de Chantever.

MADAME DE CHANTEVER. — Vous le prévien-drez de quoi?

M. DE GARELLE. — Je lui dirai que vous m'avez trompé!

MADAME DE CHANTEVER. — Que je vous ai trompé... Vous...

M. DE GARELLE. — Oui, quand vous étiez ma femme.

MADAME DE CHANTEVER. — Eh bien?

M. DE GARELLE. — Eh bien! il ne vous le pardonnera pas.

MADAME DE CHANTEVER. — Lui?

M. DE GARELLE. — Parbleu. Ça n'est pas fait pour le rassurer.

MADAME DE CHANTEVER, riant. — Ne faites pas ça, Henry.

(Une voix dans l'escalier appelant Mathilde.)

MADAME DE CHANTEVER, bas. — Mon mari! Adieu.

M. DE GARELLE, se levant. — Je vais vous conduire près de lui et me présenter.

MADAME DE CHANTEVER. — Ne faites pas ça.

M. DE GARELLE. — Vous allez voir.

MADAME DE CHANTEVER. — Je vous en prie.

M. DE GARELLE. — Alors, acceptez la chaîne.

LA VOIX. — Mathilde!

MADAME DE CHANTEVER. — Laissez-moi.

M. DE CARELLE. — Où vous reverrai-je?

MADAME DE CHANTEVER. — Ici, — ce soir, — après dîner.


M. DE GARELLE, lui baisant la main. — Je vous aime...

(Elle se sauve.)

(M. de Garelle retourne doucement à son fauteuil et se laisse tomber dedans.)

Eh bien! vrai. J'aime mieux ce rôle-là que le précédent. C'est qu'elle est charmante, tout à fait charmante, et bien plus charmante encore depuis que j'ai entendu la voix de M. de Chantever l'appeler comme ça Mathilde avec ce ton de propriétaire qu'ont les maris.



 *es applaudissements discrets saluèrent ce dénouement ; et Céphise Ador, émue, se déroba aux compliments pour reprendre la couronne. Il y a des chutes plus considérables.*

Madame de Cercy-Latour, avec une moue de Céli-mène, se jeta dans l'opposition. Certes, la pièce était ravissante et on l'avait dite à ravir. Mais si la forme était irréprochable, le fond la gênait un peu.

— Il me semble, dit-elle, qu'il faut être abandonnée du ciel pour prendre son mari pour amant.

— Pourtant, fit madame de Rocas, le divorce est une circonstance atténuante.

— Tout dépend des détails et de la forme, fit

l'illustre coquette. Certes je suis de bon sens, et naturellement je m'éloigne des paradoxes et des exagérations. Qu'une honnête et bonne jeune fille, élevée sous l'aile maternelle et soigneusement préservée des ignorances du couvent, se trompe à l'essai et se prenne à aimer son mari de toute son âme, cela n'est point impossible. Il y a un stage à faire en tout, et les conscrits ne brillent pas, à ce qu'on assure, à la première bataille. Mais les femmes intelligentes gagnent vite leurs chevrons, et personne ne contestera l'esprit de la jeune femme à qui notre Reine a prêté le charme de sa voix et de sa personne. Son mari s'est comporté avec elle comme vous savez, et pour quelques galanteries banales, elle oublierait son injure et se laisserait prendre à un regain de curiosité? Je n'ose pas m'inscrire en faux contre un maître de la plume, mais cela me paraît improbable. S'ils consomment leur crime, de quel air se verront-ils le lendemain? Il est un mot que je ne prononcerais pour rien au monde, mais je vois l'héroïne de M. de Maupassant, fort embarrassée de savoir à qui l'appliquer. Je ne sais s'il y a plaisir ou bénéfice à prendre deux amants, mais deux maris, jamais de la vie. C'est un fait qui dépasse les limites de la perversité féminine. Ce serait d'ailleurs une chaîne sans fin. Pourquoi la dame ne ferait-elle pas de nouveau volte-face pour tomber de

Charybde en Scylla, après avoir chu de Scylla en Charybde? La situation est sans issue et ne peut être regardée que comme un aimable marivaudage.

— *Le jugement est sévère, dit la marquise Thérèse, mais je n'ose l'infirmier. Constatons toutefois que la pièce a eu un beau succès et que nous ne demanderions qu'à l'entendre encore. — Je me soucie peu qu'on parle mal de mes pièces, disait Molière, pourvu qu'on vienne les voir. Voilà pour M. de Maupassant un motif suffisant de consolation.*

— *Si je n'ai pas élevé la voix, dit la belle Céphise, c'est que je n'osais d'abord me faire juge dans un débat où j'étais partie. Les coups de fêrule adressés à M. de Maupassant sont tombés sur le bout de mes doigts. Mais je me révolte et trouve que la critique outrepassé ses droits. On n'est point seulement ici pour écouter des contes, mais pour les trouver charmants. Monsieur Léon Cladel, vous allez nous conter quelque chose. Après cette déclaration de principes, vous pouvez parler hardiment. Ceux qui raisonneraient ou qui manqueraient seulement d'enthousiasme seraient tout au moins exilés.*

— *Madame, dit Léon Cladel, je proteste contre ces rigueurs qui ne s'accordent pas à la douceur de vos regards et de votre voix. Vous m'excuserez si je suis pour la liberté absolue de la critique. Et je vous prie*

de lui accorder ses coudées franches dans ce pays de fantaisie et de liberté. C'est à ces conditions que je vous dirai le conte d'Irène.

La reine s'engagea par un sourire, et Léon Cladel parla comme on va le voir.

IRÈNE



N respire ici, se dit tout d'abord à part soi René de Bergois, en arpentant à la brune, en mai, les larges trottoirs qui bordent le boulevard des Capucines et celui des Italiens; ensuite il ajouta, fatigué de sa monotone promenade qui durait pendant trente ou quarante minutes : Ah ! tout irait bien si je heurtais quelqu'un à qui parler!...

Et, machinalement, il regardait à sa droite comme à sa gauche le flot d'oisifs qui, tout en nage, foulaient le bitume et le macadam autour de lui. Que de coureuses tendaient leurs amorces et que de désœuvrés s'y prenaient volontiers!

Assourdi par le roulement des omnibus et des fiacres, ainsi que par la rumeur des passants, et las enfin de ce spectacle qui s'offre quotidiennement aux yeux des citadins toujours divers et non moins nombreux, il se disposait à franchir la chaussée encombrée par la foule, lorsqu'il avisa sous la tente de l'un des grands cafés avoisinant l'Opéra certaine figure de sa connaissance... Ah! c'était bien *lui*, vraiment, très irréprochablement vêtu, le stick au bout des ongles, le lorgnon ancré sous l'arcade sourcilière, un cigare au bec.

— Ulrich!

Assez surpris de s'entendre appeler par le prénom aussi rare que prétentieux dont il avait été, sans pouvoir s'en défendre, orné sur les fonts baptismaux, le consommateur un peu somnolent qui lançait à son insu des bouffées de fumée au fond des bocks qu'il avait absorbés, ouvrit un œil, puis l'autre, et montra, dressant la tête, un fort long nez et tout son visage extrêmement mélancolique.

— Ah ça, que deviens-tu, toi? Léon ne te rencontre plus nulle part!... Hier soir, aux Français, on remarquait ton absence, et tous ceux qui n'ignorent point pour qui tu brûles, en étaient abasourdis.

— Ils sont très bons de songer à moi, vraiment.

— Elle a été superbe, magnifique, astrale, dans *Miranda*.

— Qui donc?

— Eh! parbleu mon cher, tu le sais bien.

— Non pas.

— Si fait.

— Tais-toi; ne me parle point de cette créature.

— Hein?

— Non, non, jamais, si tu m'affectionnes tant soit peu.

— Comment?...

— Ainsi!

— Tu plaisantes?

— Oh! pas du tout!...

Et de Norvayl (Ulrich), ayant demandé de la fine champagne, en engloutit plusieurs petits verres successivement, tandis que son vis-à-vis, éberlué, ne se permettait plus de souffler d'autres mots que ceux-ci :

— Tiens, tiens!

— Sacrebleu! reprit enfin son ancien condisciple au lycée d'Albi, causons-en une seconde, puisque ça te plaît.

— Excuse-moi, je te prie; on te supposait très heureux.

— Heureux!

— Et force gens eussent voulu, je t'assure, être à ta place.

— Ah! je la leur céderais sans regrets... Hier, oui, hier encore, j'étais aux anges, et cela, depuis le jour où, récemment élu député, moi, républicain, par les ouvriers royalistes de mon pays, je l'aperçus du haut de la tribune du Palais-Bourbon où je tremblais de tous mes membres en haranguant mes collègues émerveillés de mon aplomb. Elle était là, toute mignonne et si frêle, penchée hors de sa loge, en blanc comme les fiancées; sa chevelure de lionne flottait sur son corsage de satin, et toutes les flammes du Paradis s'étaient allumées en ses prunelles noires comme la nuit.

— Il me semble que vous avez salué cette dame? dis-je négligemment après être revenu tout pensif à mon banc, au vieux marquis de Rongemorne, qui, simple réactionnaire, s'accommoderait aussi bien d'un Orléans que d'un Bonaparte, et de Henri V autant que de Gambetta; la connaissez-vous?

— Oui, me répliqua-t-il en souriant de haut en bas, et j'ai pour elle une estime toute particu-

lière... Il y aura bientôt un an que je la vis pour la première fois chez mon excellent ami le général duc de Kamiesch... Ah çà, mais vous n'entrez donc jamais dans la maison de Molière, vous?

— Si, parfois.

— Eh bien, alors, vous avez déjà dû l'applaudir, un soir de première, avec le tout-Paris.

— Irène, est-ce Irène?

— Au monde, il n'y en a qu'une seule, et c'est elle-même!

— Oh! je ne l'aurais pas reconnue; elle, si blonde? Je la croyais brune?

— Elle l'est, en effet, plus que Diane et plus que Junon dans *Bataille des Dieux* et dans *Une Transtévérine* aussi, mais chez elle et dans la rue, elle a la même toison que Cypris ou Phébé... Vous conviendrait-il de lui être présenté?

— Dame! oui!

— Rien de plus facile. Elle déclamera mercredi prochain les *Imprécations de Camille* au noble faubourg, chez la baronne de Chèvre-Bœuf, une Bretonne bretonnante comme sa cousine germaine, M^{lle} de Lande-Pré, ma femme. Hé bien! si vous ne craignez point de vous fourvoyer au milieu des meilleurs défenseurs du Trône et de

l'Autel, suivez-moi donc après-demain au carrefour de Grenelle-Saint-Germain, et là vous aurez le plaisir d'entendre et de voir de très près la favorite du peuple parisien, le plus turbulent de la terre, qui ne se trouve jamais assez puni de ses erreurs et de ses péchés, l'incorrigible étourdi!...

— Continue donc, cela m'intéresse au plus haut point.

— Ah! la suite est moins riante! Or, le lendemain, j'accompagnai le représentant de Quimper chez sa compatriote, et là, je reçus ce que j'avais précédemment toujours nié, ce qu'on appelle : un coup de foudre! En aucun lieu, jamais une Ève plus séduisante que cette grêle enfant gâtée, à la fois divine et diabolique; et sa parole, qui vibre comme le cristal et l'or, me grisa. J'avais eu l'agrément de m'entretenir avec elle qui m'invita brusquement et gracieusement à ses soirées. Si j'acceptai, tu n'en doutes point, et dès ce jour-là je redevins poète et rimai des odes, des madrigaux, des sonnets, des acrostiches en son honneur. Elle les accueillit à merveille, et, plus que jamais enamouré de cette souveraine presque impondérable, j'eus bientôt ou trop tôt la hardiesse de me jeter à ses pieds. Elle me releva fort

tendrement, me promit tout et ne tint rien : néanmoins, je persistai. Que veux-tu ? Je l'aimais, je l'aimais au point de me contenter de mon lot ; et je l'aimerais encore si je pouvais oublier... l'autre.

— Ah ça, voyons, es-tu fou ? *L'autre !* qui, quoi ?

— J'en rougis !

Et très agité, honteux, le narrateur se leva, prit le bras de son ancien copain et l'entraîna précipitamment vers la Madeleine, où, selon toutes probabilités, il l'eût quitté sans achever ses confidences si celui-ci, très curieux de son naturel, l'eût été moins en cette circonstance.

— Il me faut, insista-t-il, le mot de l'énigme, et je ne te lâche point avant qu'il ne soit sorti de ta bouche.

— Eh bien ! poussons jusqu'aux Champs-Élysées ; si les étoiles et les brises me rendent communicatif, je te révélerai tout.

Ils s'installèrent aussitôt dans une victoria ; le cocher atteignit en un instant la place de la Concorde, et la voiture roula sous un ciel d'azur avivé d'argent... Taciturne jusqu'au rond-point,

au delà du palais de l'Industrie, Ulrich considérait la lune et les planètes.

— Elle y prendra rang plus tard, hasarda René, mais, pour le moment, elle ne loge pas si haut, j'imagine.

— Oh! non, certes; elle se complaît ici-bas et même très bas; sois satisfait, écoute-moi.

— Raconte.

— On prétend que Paris est la pompe aspirante de toutes les intelligences; à cela, point ne contredirai; mais s'il est exact que tous les esprits de France et d'ailleurs y sont invinciblement attirés, accorde-moi que les moutons de Panurge de l'univers en ont fait aussi leur habitacle de prédilection, et ce sont eux, ces routiniers, ces philistins, ces cancre, accourus des quatre points cardinaux, qui depuis longtemps y forment ce qu'on nomme l'Opinion publique. Entre mille preuves de ce que j'avance, une seule, je présume, suffira. Qu'est-ce que Saint-Javot? Un plumitif devant qui tremblent tous les artistes, ceux qui sertissent les vers ou taillent de la prose autant et plus encore que ceux qui les déclament ou la récitent sur les planches des théâtres. Ses talents? Il n'en a qu'un seul, incontestable, celui-là : penser platement, écrire de même. Oui, mais ce

qu'il sert au jour le jour à son énorme clientèle est cela même que rumine la Bêtise, l'éternelle Bêtise au front de taureau que flagella Baudelaire, et tous les obtus du négoce et de la finance découvrant en lui leur fidèle porte-voix, l'écoutent comme un écho, puis se contemplent dans ses phrases peu limpides pourtant, comme dans le miroir d'une onde pure. Il est leur truchement, leur interprète, leur traducteur, et de même qu'ils s'imposent par leur fortune ou par leur crédit, sa plume à lui, sa grosse plume d'oie, tranche, décide, fait la loi. La première fois que le hasard me mit en présence de ce lourdaud, je ne sus me défendre d'admirer sa laideur. Avec sa face rougeaude que boursoufflent des pustules, ses oreilles asines, ses yeux écarquillés, son ventre pachyderme, ses lèvres lippues, sa démarche d'augure, il me représenta l'idéal de la suffisance et de la médiocrité, le prototype du moderne. M. Tout-le-Monde, empereur, pape et roi. C'est lui, lui que doivent subir le poète, le musicien, le comédien, l'impresario, le peintre, le statuaire; c'est le juge suprême, l'universel régent, le pion général. On l'a bien vu, du reste, quand la superbe tragédienne italienne parut à l'Odéon. Nul, parmi les ouailles innumérables dont se compose son trou-

peau, nul n'osa s'enthousiasmer pour elle avant que lui, le berger, le pasteur, n'en eût donné le signal, et ce signal il ne le donna point. Et pourquoi? Parce qu'en le donnant il eût perdu l'unique chance d'obtenir ce qu'il désirait ardemment en vain : les faveurs de cette incomparable folle que tous les sages de notre génération adorèrent, adorent, adoreront, car d'elle émane ce parfum de luxure que répandait autour de soi cette blanche Amalthée dont les titans, les hommes et les dieux s'éprirent. Toutes les grâces, elle les avait en partage; elle était sinon la parfaite beauté, du moins tout le charme visible et tangible, mais elle était femme, et cette femme reine ne put admettre une rivale dans Paris, la jalouse! Alors, en cachette, à l'insu de tous, elle s'offrit tout entière et peut-être sans dégoût au monstre bardé de sottise dont elle avait eu jusqu'à ce moment-là toujours horreur, et lui, l'arbitre infailible, le pontife des pontifes, s'acquitta des dettes qu'il avait contractées envers elle, en prononçant que l'Étrangère, la Latine, la Romaine, si majestueuse et si grande qu'elle fût, n'allait pas à la cheville de notre Thalie française, inférieure pourtant, très inférieure comme puissance dramatique à la Guerrozzi! L'arrêt de l'oracle fut ratifié par le bon pu-

blic, et la déesse parisienne resta dans les nues, oui, mais à quel prix!...

— Achève, achève donc!

— Que je vive cent ans et plus, il m'en souviendra jusqu'à ma dernière heure du Parc-aux-Roses de Saint-Cloud, et de ce dont j'y fus témoin naguère, en la villa de cette ravissante et terrible idole, qui, pour fêter son triomphe, avait appelé là ses plus célèbres adorateurs. Il était environ minuit, tout dormait déjà; les invités ayant ravivé leurs chères blessures, se hâtaient vers la gare où sifflaient et mugissaient les locomotives du dernier train; seul, moi seul, j'errais à l'aventure dans les bocages éclairés à giorno. Ne pouvant me résoudre à battre en retraite, je m'assis sur un tertre entre deux magnolias et je rêvais, planant sur les eaux de la Seine en qui se réverbéraient tous les frissons des astres nocturnes. Soudain, au delà de l'ombre dont j'étais environné, des chuchotements et des soupirs bruirent parmi le feuillage, et mes yeux se fixèrent sur les persiennes d'un pavillon à travers lesquelles filtraient des lueurs versicolores. Ah! je le savais, c'était là le sanctuaire où tant d'autres avaient pénétré, mais dont, moi, je n'avais jamais franchi le seuil. Une curiosité despotique me poussant, je m'ap-

prochai lentement sur la pointe du pied, retenant ma respiration comme un voleur. Entr'ouverte au rez-de-chaussée, une fenêtre semblait me convier à l'escalader, à l'assaut de ce nid d'amour où des vieux avaient ri du rire des enfants, où des enfants avaient, en pleurant, bégayé comme des vieux. Hélas ! je me contentai d'être indiscret, et voici ce qui me brûla les prunelles, à travers l'entrebâillement des stores : sur une sorte de lit d'ivoire recouvert de linceuls de soie noire, illuminés par les flammes des torchères, un couple, et quel couple ! reposait, assoupi, sinon assouvi. Lui, Javot ! Elle, Irène ! Oui, mon cher, elle, toute l'élégance unie à lui, le *nec plus ultra* de la balourdise ; elle, le rythme, accouplée à lui, la discordance ; elle, le génie, souillée par lui, le béotisme. Il bavait en ronflant et son groin exprimait toute la béatitude d'un élu dans le ciel ; elle, exquise, inondait de sa chevelure flamboyante l'horrible encolure squammeuse et l'affreuse face bouffie de son conquérant et semblait, en son sommeil, lui glisser encore dans les oreilles toutes les mélodies de sa voix d'or. Et moi, l'épouvante que me causa cette union contre nature fut telle que je m'enfuis, éperdu, mourant, assassiné... Depuis lors, que n'ai-je tenté pour les oublier,

Elle et Lui! Très belles, des consolatrices m'ont prodigué leurs soins; si sincères qu'elles fussent, en elles, je n'ai recherché que le souvenir de celle-là seule à qui mon cœur appartient et que je n'ai possédée ni ne posséderai jamais; et ce n'est point à leurs lèvres que s'adressaient mes baisers. Encore s'il m'avait été permis de savourer mon harmonieuse chimère, mais non! Une forme hideuse et ridicule s'interpose entre elle et moi sans cesse, et quand ma bouche ardente parcourt en songe sa chair délicate comme pour en aspirer les arômes, ce ne sont que les grasses émanations de son corps à lui, de son corps difforme et répugnant que je hume... Il faut que je l'aime, elle, à travers lui, quelles tortures! En est-il de pareilles! et je me meurs de ma passion désormais sans objet, car je ne veux pas d'elle après lui. Tu sais à présent tout ce que tu tenais tant à savoir; René, plains-moi!

— Je te plains, mon pauvre Ulrich, mais paye-moi de retour, car Irène était aussi mon rêve, et, de même que toi, j'y renonce par horreur du trop réel Saint-Javot!...

Et tous les deux, émus et crispés, regagnèrent

le boulevard des Capucines d'où, descendus de voiture, et s'étant serré la main, ils se quittèrent sans rompre le silence que, depuis l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, ils avaient gardé jusque-là.





L voilà comment tous les chemins ramènent à Shakespeare, dit la marquise Thérèse. Ce n'est pas la première fois que la fée Titania s'est éprise d'un âne.

— Et ce ne sera pas la dernière, dit la Reine avec un peu de mélancolie.

— En vérité, fit Armand Silvestre, je proteste contre le nom d'âne, employé comme terme de mépris. Les ânes sont pour la plupart d'excellentes bêtes, et l'on n'a qu'à scruter leurs grands yeux placides pour y lire leur intelligence. La fée Titania pourrait être défendue à d'autres points de vue, et le grand William a peut-être eu tort de lui ôter ses illusions. Si vous n'aimez pas les ânes, n'en dégoûtez pas les

autres. J'enrage quand je vois les gens se mêler de vos affaires et vous obliger à regarder à travers leurs lunettes. Si jamais homme a été rossé à bon droit, c'est M. Robert, car enfin ma raison peut n'être pas la vôtre, et chacun a ses inclinations personnelles. M. de Fénelon, qui ramenait au bercail les vaches égarées, se donne un mal affreux pour arracher Télémaque aux séductions d'Eucharis, et j'ai cru d'abord qu'il voulait le faire trappiste. Pas du tout, c'est pour le marier à Calliope, fille d'Idoménée. Je voudrais bien savoir si la nymphe Eucharis était de moins bonne famille. Et de quel droit Mentor, qui n'est au fond qu'une vieille femme, intervient-il dans l'amour du jeune homme? S'il préfère Eucharis, s'il préfère son âne! Ces gens-là, pour me servir d'une aimable expression populaire, sont des « empêcheurs de danser en rond ».

— Je remarque, dit la Marquise, que vous ne vous apitoyez guère sur les pauvres amoureux qui pâtissent sous le balcon de leur dame.

— Parce qu'ils auraient dû passer par la fenêtre. Ce sont de jolis bavards, et voilà tout. Alfred de Musset l'a dit depuis longtemps. Il ne s'agit pas d'adorer un clocher à distance, et de lui tendre les bras en l'appelant; il faut y grimper bravement, si l'on veut jouir de ses points de vue.

— Où prenez-vous un clocher dans cette histoire ? demanda Céphise.

— Madame, la citation m'a emporté, j'aurais dû dire à « une étoile ». Et cela n'aurait pas mieux excusé le découragement des amoureux qu'on a mis en scène, non plus que leur inaction. Ils déplorent l'abaissement de leur idole ; que ne lui refont-ils une virginité ? Que ne grimpent-ils aux grilles de son parc pour y déchirer leurs manchettes ? A quoi leur servent donc les leçons des poètes ?


— Voyons, dit la Marquise, la cause est entendue. Il faut espérer que ces messieurs feront mieux une autre fois. A qui demanderez-vous un conte, madame ?

— A M. René Maizeroy, dit la Reine, car il passe d'un air assombri et semble rouler dans sa tête des choses dramatiques. Ou je me trompe fort, ou il va nous dire une histoire ténébreuse dont nous réverons cette nuit.

René Maizeroy, mis en demeure de s'expliquer, convint qu'il avait en tête un conte tragique, et sur l'invitation de la Reine, prit la parole en ces termes :

LES MONTEFIORE

I

 AMPARDIN — « l'intelligent directeur des *Édens-Réunis* », comme l'appelaient invariablement les courriéristes de théâtres — comptait sur un succès, et il avait jeté ses derniers sous dans l'affaire, sans penser au lendemain et à la guigne qui le poursuivait depuis des mois avec une âpreté inexorable. Pendant une semaine, les murs, les kiosques, les devantures des boutiques, les troncs des arbres, apparurent placardés d'immenses affiches aux enluminures criardes, où le même titre revenait comme une musique de charlatan, et, d'un bout

à l'autre de Paris, traînèrent, d'un pas de procession, de lourdes voitures-réclames que décorait aux quatre flancs une maquette fantaisiste de Chéret.

C'étaient, campés en face l'un de l'autre comme des adversaires qui jouent leur peau, deux beaux mâles robustes et taillés ainsi que des athlètes antiques. Le plus jeune, immobile, les bras croisés, se profilait contre un grand mur blanc balayé de lumière, et il avait aux lèvres un sourire bête de saltimbanque forain que des géantes ont ramassé dans leur lit. L'autre, affublé d'un ridicule costume de trappeur mexicain, tel qu'un premier rôle de « mélo », le corps anxieusement tendu, les doigts rivés à la crosse d'un revolver, visant très lentement, traçait à coups de balles sur le grand mur blanc la silhouette impassible de son camarade, et les fumées échelonnées dans l'air les enveloppaient d'une douceur blonde d'apothéose. L'impression de la rue se retrouvait monotone et ressassée à la quatrième page des journaux où éclatait en lettres démesurées :

IRRÉVOCABLEMENT, LUNDI

DÉBUTS AUX ÉDENS-RÉUNIS

Les Montefiore

LES MONTEFIORE

LES MONTEFIORE

?

On ne parlait plus que de cela. L'outrance tapageuse du boniment étourdissait et attirait. Les Montefiore, comme un bibelot à la mode, succédaient à cette gamine détraquée de Rose Péché, capricieusement partie, l'automne passé, entre le troisième et le quatrième acte de *la Reine Lear*, et plantant là en plein succès auteur et directeur, pour aller étudier le parfait amour — on ne savait où — en compagnie d'un petit rhétoricien de seize ans. L'imprévu, le nouveau du tour invraisemblable qu'exécutaient les deux saltimbanques avivaient et surexcitaient les curiosités blasées. Il y avait là-dedans comme une menace sourde de mort, un arrière-goût de blessure et de sang, un danger défié avec une

indifférence absolue; — ce qui délecte les femmes, les retient et les dompte, blanches d'émoi, cruellement ravies. Aussi, toutes les places du vaste théâtre étaient-elles bientôt louées, et les listes emplies pour plusieurs jours. Et le gros Campardin, en perdant aux dominos son absinthe, réjoui, voyant l'avenir en rose, s'écriait avec des tarasconnades grasseyantes dans la voix :

— Je crois, capé dé dious, que les atouts reviennent!

II

Savamment étendue sur une chaise longue dans son petit salon japonais, la comtesse Régine de Villégly s'éventait d'un geste vague. Ce mardi-là, elle n'avait reçu que trois ou quatre amis très intimes, Saint-Mars, Montalvin, Tom Sheffield et sa cousine, M^{me} de Rhonel, une créole qui riait sans cesse comme un oiseau chante. Le soir tombait. Le roulement sourd des voitures qui descendaient l'avenue des Champs-Élysées semblait un rythme somnolent. Les fleurs dans les

potiches répandaient une odeur subtile. On n'apportait pas encore les lampes. Et des silences interrompaient parfois dans cette ombre le bruissement des bavardages trillés de rires.

— Voudriez-vous servir le thé, *my dear*? dit brusquement la comtesse en effleurant de son éventail les doigts de Saint-Mars, qui commençait tout bas presque une phrase amoureuse.

Et, tandis qu'il remplissait goutte à goutte les mignardes tasses de Chine, elle reprit, comme distraitemment :

— Les Montefiore sont-ils donc aussi curieux que l'affirment ces menteurs de journaux ?

Alors, Tom Sheffield et les autres s'emballèrent. Ils n'avaient jamais vu un spectacle pareil. Cela remuait et donnait un frisson douloureux, comme aux courses de taureaux, lorsque l'« espada » demeure aux prises avec la bête furieuse. La comtesse Régine écoutait silencieuse et mordillait des pétales de rose-thé.

— Que j'aimerais à les voir! interrompit à l'étourdie M^{me} de Rhonel.

— Malheureusement, cousine, fit la comtesse sur un ton dévotieux de prêche, une honnête femme ne doit pas se montrer dans ces mauvais lieux!

Chacun s'inclina. Deux jours après, cependant, la figure cachée par une épaisse voilette, toute en noir et très simple, M^{me} de Villégly assistait, au fond d'une avant-scène, à la représentation des Montefiore. Et cette femme, plus froide qu'un bouclier d'acier, qui s'était mariée au sortir du couvent, sans goût, sans tendresse, comme s'il se fût agi d'un sorbet sucré qu'on croque du bout des lèvres, que les plus sceptiques respectaient comme une sainte de missel, et qui avait une pureté virginale dans son calme visage, le dimanche, après la messe des paresseuses, descendant les marches de la Madeleine, — la comtesse Régine s'étirait nerveusement, pâle, secouée de vibrations comme un violon sur lequel un artiste a joué quelque symphonie endiablée, respirant à pleines narines les relents de la poudre comme le parfum d'un bouquet de fleurs inconnues, joignant les mains et agrandissant ses prunelles pour mieux contempler les deux saltimbanques que le public saluait d'applaudissements enfiévrés. Et, méprisante, hautaine, elle comparait ce couple, vigoureux comme des bêtes poussées au grand air, aux vidés rachitiques, engoncés dans des jaquettes de palefrenier anglais, qui avaient tenté d'attiser son cœur!

III

Le comte de Villégly était retourné à la campagne afin de préparer son élection de conseiller général.

Le soir même, Régine louait à nouveau une avant-scène, aux *Édens-Réunis*. Brûlée de sensuelles ardeurs comme par un philtre pimenté, elle griffonna un chiffon de quatre lignes, — la sempiternelle formule qu'on écrit aux cabots : « *Un coupé vous attendra à l'entrée des artistes.* — Une inconnue qui vous adore », et une ouvreuse remit le billet à l'un des Montefiore, le tireur.

Ah ! l'attente interminable dans un fiacre qui pue, l'émotion qui brise les reins et, pendant que les minutes passent lentes, lourdes, la nausée de dégoût, l'effarement de crainte, l'envie de réveiller le cocher qui sommeille sur son siège, de lui crier l'adresse accoutumée, de s'enfuir au logis. Et l'on reste, la figure collée à la vitre, fixant machinalement le couloir ténébreux éclairé d'un quinquet louche, cette « entrée des artistes » que

traversent de ci, de là, des gens affairés, parlant haut et mâchonnant un bout de cigare éteint. On reste comme clouée aux coussins et piaffant des talons sur le tapis poussiéreux. Et lorsque l'acteur se présente, hésitant, croyant à une farce, les paroles rauques ne sortent pas de la gorge serrée, la joie mauvaise saoule ainsi qu'une liqueur frelatée, tellement que devant cet abandon si prompt, cette impudeur si familière, il se croit accueilli d'abord par une gadoue de carrefour et goguenarde :

— T'as rien du vice, ma grosse poulette !

Régine éprouva ces sensations multiples et elle en jouissait morbidement dans tout son être. Elle se serrait contre le tireur. Elle avait relevé sa voilette pour lui montrer qu'elle était belle, et jeune, et désirable. Ils ne se disaient pas un mot, comme des lutteurs avant le combat. Elle avait hâte d'être verrouillée avec lui, de se livrer, de connaître enfin la pourriture qu'elle ignorait dans sa virginité chaste d'épouse. Et quand, au milieu de la nuit, ils quittèrent ensemble la chambre banale de l'hôtel garni où ils avaient bramé — des heures — pareils à des cerfs en rut, l'homme traînait lourdement ses bottines et marchait à tâtons comme un aveugle, et Régine souriait, les

traits tirés, les yeux cernés, mais gardant sa candeur sereine de vierge inviolée, comme le dimanche, après la messe.

Elle prit ensuite le second. Le petit avait l'âme sentimentale. Des roucoulandes de romance bourdonnaient dans sa cervelle. Il se crut aimé de l'inconnue, qui se servait de lui comme d'un jouet. Il ne se contenta pas des brèves étreintes. Il questionna. Il supplia. La comtesse s'en raillait. Tour à tour, elle choisissait les deux saltimbanques. Ceux-ci l'ignoraient, car elle leur avait ordonné de ne jamais parler d'elle entre eux, sous peine de ne plus la revoir. Et, une nuit, le plus jeune, s'agenouillant à ses pieds, lui dit avec une tendresse humble :

— Que tu es bonne de m'aimer et de me vouloir ! Je croyais que ça n'existait que dans les romans, ces bonheurs ; que les dames de la haute se fichaient bien des pauvres mariolles comme nous !

Régine fronçait ses sourcils d'or.

— Ne te fâche pas, continua-t-il, parce que je t'ai suivie, parce que j'ai appris là-bas, dans ton quartier, ton vrai nom et que tu étais comtesse et riche, riche...

— Imbécile ! cria-t-elle, tremblante de colère.

On te ferait tout croire comme à un petit enfant!

Maintenant elle en avait assez. Le petit savait son nom et pouvait la compromettre. Le comte n'avait qu'à revenir de la campagne avant les élections. Puis la saltimbanquerie l'obsédait. Elle ne se sentait désormais aucun goût, aucun désir pour ses deux amants que courbait une chique-naude de ses doigts roses. Il était temps de passer au dernier chapitre, de chercher ailleurs d'autres voluptés.

— Écoute, dit-elle brutalement au tireur la nuit suivante. J'aime mieux ne rien te cacher. Ton camarade me plaît. Je me suis donnée à lui et je ne veux plus de toi.

— Mon camarade! répéta-t-il.

— Eh bien, après? Si cela m'amuse!

Il poussa un cri furieux, et, les poings crispés, se rua sur Régine. Elle se crut perdue et ferma les yeux. Mais il n'eut pas le courage de meurtrir ce corps délicat que tant de fois il avait couvert de caresses et, désespéré, baissant la tête, il murmura d'une voix qui râlait :

— C'est bien, on ne se verra plus, puisque tu le demandes.

IV

La salle des *Édens-Réunis* débordait de foule comme une corbeille trop pleine. Les violons jouaient en sourdine une valse de Gungl, mélancolique et douce, que les détonations de revolver plaquaient de points d'orgue graves.

Les Montefiore se dressaient en face l'un de l'autre comme dans l'image de Chéret et séparés seulement par une dizaine de pas. Un coup de lumière électrique éclairait le petit, appuyé contre une large cible blanche. Et, très lentement, l'autre traçait balle par balle cette silhouette vivante. Il visait avec une habileté prodigieuse. Les empreintes noires s'alignaient dans le carton, serrant les contours du corps. Les applaudissements dominaient l'orchestre. Les bravos redoublaient croissants, lorsque, soudainement, une clameur aiguë d'épouvante éclata d'un bout à l'autre de la salle. Les femmes s'évanouissaient. Les violons avaient interrompu leur ritournelle. Les spectateurs se bousculaient. A la neuvième balle, le pe-

tit s'était écroulé comme une masse sur le plancher, le front troué d'une plaie béante. Le tireur n'avait pas bougé et une souffrance de folie flottait dans ses regards égarés, tandis que, penchée sur le rebord de son avant-scène, la comtesse Régine de Villégly s'éventait, calme, implacable comme une déesse cruelle des mythologies aboliées.

Et, le lendemain, de quatre à cinq, entourée de ses amis habituels dans le tiède petit salon japonais, il fallait entendre de quel ton languide et indifférent elle s'exclamait!

— On dit qu'il est arrivé un accident à ces fameux clowns, les Monta... les Monti... comment les nommez-vous donc, Tom?

— Les Montefiore, madame!

Puis, on parla longtemps de la vente d'Angèle Velours, qui devait bientôt enterrer ses folies anciennes à l'hôtel Drouot, avant d'épouser le prince Storbeck.





*J*E savais bien, dit la reine Céphise au conteur, que vous méditez des choses sombres mais vous abusez de la permission de broyer du noir. Votre jaloux raffine un peu trop sa vengeance. Pourquoi ne pas envoyer la première balle dans le cœur de sa victime ?

— Madame, il prenait le temps de la réflexion ; il prenait son temps ; il s'exerçait la main ; il savourait son assassinat d'avance ; il s'encourageait à le commettre. Toutefois, le jury, vu la rareté du fait et l'adresse du coupable, écarta la question de préméditation.

— Des faits pareils sont heureusement fort rares, dit madame de Rocas, et cela peut étonner, car le

théâtre est une arène où les passions et les rivalités ont à peu près le champ libre.

— *Autrefois peut-être, fit Céphise, mais l'on y vit aujourd'hui fort bourgeoisement.*

— *L'histoire des Montefiore, dit Richard Lesclide, est racontée avec un art infini, et embellie de circonstances émouvantes qui font honneur à l'imagination de l'auteur. J'en sais une, plus simple, qui a un caractère presque historique et qui, par ce fait, mérite d'être rappelée, comme le thème auquel on doit cette brillante variation. Au commencement du XVII^e siècle vivait à Londres un artiste célèbre, Richard Burbadge, qui protégeait un jeune poète de talent, contesté pourtant par quelques-uns, et qu'on appelait Shakespeare.*

— *Oui, dit la reine Céphise, et j'en ai entendu parler. Je l'aime fort.*

— *Moi de même; mais il n'est question que de mon homonyme, dont je regrette d'avoir à dire un peu de mal. Ce Richard Burbadge, précurseur du Kean d'Alexandre Dumas, vivait irrégulièrement et fréquentait toutes sortes de mauvais lieux, y compris l'église. Comédien par état, philosophe par tempérament, dévot par habitude. On le ramassait sous les tables des tavernes pour l'habiller de velours noir et le pousser sur la scène du GLOBE, car non seulement Burbadge était premier rôle, mais Prologue de la*

troupe. C'était lui qui était chargé d'annoncer les pièces au public, de les lui recommander, et de prier le parterre de ne point jeter aux acteurs des projectiles qui pussent les blesser, — surtout aux femmes, tout jeunes gens qui n'avaient point autant de solidité que leurs camarades. Burbadge avait toujours quelque chose d'aimable à dire aux spectateurs, qu'il traitait toutefois de brutes, le cas échéant. Aussi l'aimait-on fort. On l'avait vu souvent, après les représentations, aller chercher dans une taverne voisine, le tapageur ou le rodomont, qui avait troublé la soirée ou trouvé la pièce mauvaise, et le régaler d'un coup d'épée. Ce grand acteur était populaire. Aussi lui faisait-on des ovations dans ses beaux rôles, et les cris d'enthousiasme montaient au ciel sans empêchement, car le théâtre du GLOBE — la première scène du temps — n'avait point de toiture. La scène seule était couverte.

La prédilection dont Richard était l'objet se traduisait en bonnes fortunes. Les femmes de ce temps n'étaient pas plus belles que celles d'aujourd'hui, chose impossible, mais elles passaient pour moins fidèles. C'est sans doute une calomnie, et je n'y croirai que quand le fait me sera prouvé, mais il n'en est pas moins vrai que Richard rencontra, un soir, au bras de son camarade Lowest une dame masquée qu'il crut reconnaître et qui lui tenait fort au cœur...

Lowest était le premier amoureux de la troupe, et plus que Richard peut-être, ravageait le cœur des ladies et des bourgeoises de la cité. Au lieu de s'en expliquer cordialement avec son camarade, il le railla quelque peu, retroussa sa moustache et entraîna sa compagne, — que Richard chercha inutilement dans Londres le reste de la journée.

Jusqu'à l'heure du spectacle toutefois. On était fort exact à cette époque. Quand l'heure fut venue, Richard se dirigea soucieux vers LE GLOBE dont l'enceinte se remplissait déjà de spectateurs.

Il leva les yeux sur l'enseigne placée au-dessus de la porte d'entrée; elle portait une inscription latine :

TOUT LE MONDE JOUE LA COMÉDIE

Ces mots, qu'il avait lus cent fois, l'assombrirent. C'est que Richard était atteint de la plus incurable des maladies; il était jaloux. Il se heurta, à l'entrée du théâtre, à sir Thomas Naste, le Francisque Sarcey du temps, et le salua à peine, symptôme grave.

On jouait « les Fils de William », pièce classique du répertoire, et pour augmenter l'attrait du drame, une affiche annonçait qu'on tirerait le canon au cinquième acte, avec toute la prudence nécessaire. Le canon était une invention nouvelle qui excitait au

plus haut point la curiosité de la foule. Ce qu'on racontait de son éternuement formidable était une « great attraction ». Aussi se battait-on à la porte.

Les musiciens entrèrent par une porte latérale pour s'entasser dans une espèce de niche. Les jeunes gens, chargés de rôles de femmes, se faisaient raser, suivant l'usage, au dernier moment. La noblesse envahit les côtés et le fond de la scène, quelques gentilshommes portant les escabeaux sur lesquels ils comptaient s'asseoir. Les abandonner, c'était les perdre. Les marquis sans pages s'asseyaient à terre et n'en étaient pas plus honteux.

Cette installation ne se fit pas sans quelques désordres. La gentry saluait le peuple de quelques mots d'amitié. — Parevall, rascals! — Adieu, canailles! Adieu, maroufles!

La canaille répondait par des trognons de pommes, mais d'assez bonne humeur. John Bull entend volontiers la plaisanterie.

Tout à coup retentit un appel de trompettes. Le rideau se fendit en deux, glissa sur des tringles, et laissa voir Richard Burbadge, une branche de laurier à la main.

C'était le prologue.

Il engagea le public au calme, à la modération; il le pria de bien se pénétrer des situations, de rire ou

de s'attendrir aux endroits convenables, et de ne point imiter des cris d'animaux, chose qui n'est tolérée que dans les assemblées politiques.

Il se retira, fort applaudi, mais le rideau ne se referma pas. Les entr'actes alors n'avaient pas de mystères. On attendit, mais pas longtemps.

L'impatience gagna rapidement les spectateurs qui se prirent à hurler. Ils menaçaient de mettre le théâtre à sac et de massacrer le directeur et les artistes. Comme cela arrivait, on s'en émut dans les sous-sols, où l'on s'habillait, et les premiers acteurs parurent.

Je n'ai point vu les Fils de William, et je le regrette. Tout donne à penser que c'était un ouvrage de premier ordre. Tom Nahet en parle avec ménagement et Cramley en dit du bien. Après quelques scènes comiques, Richard parut et l'action s'engagea.

Les premiers actes laissèrent une profonde impression dans les esprits, une rivalité d'amour naissait entre Burbadge et Lowest, une jalousie sourde et rugissante dévorait le grand artiste qui avait des éclairs dans les yeux, dans la voix des éclats sublimes. Après le troisième acte, il prit Lowest à part dans les coulisses :

— Lowest, lui dit-il, vous allez me jurer...

Mais il n'acheva pas. Lowest avait attaché à son pourpoint un nœud de ruban bleu que Richard ne put méconnaître.

— *D'où vous vient, lui dit-il, ce nœud de ruban?*
Mais le directeur le poussa en scène. Un moment après, dans le drame, une querelle s'élevait entre Richard et Lowest. Les deux artistes jouaient avec un tel emportement que la foule était suspendue à leurs lèvres et les couvrait d'acclamations. Les gentils-hommes, grands railleurs, ne riaient plus et retenaient sur leurs lèvres la fumée de leurs pipes. Un duel s'engageait dans le drame entre les deux adversaires. Leurs yeux étincelaient; leurs pas ébranlaient les planches. Les lames se cherchent et se froissent, se choquent et s'entrelacent. L'épée de Richard disparaît dans la poitrine de Lowest qui tombe mort aux pieds de son adversaire.

Ce n'est pas un conte, comme dit Diderot. L'histoire est vraie jusque dans ses détails. Je pourrais même citer le nom de la dame masquée, dont Cramley plus tard écrivit la vie et qui avait des yeux d'un éclat incomparable. Richard comparut devant le jury et fut absous.

— *J'aurais voulu le connaître, dit la belle Céphise, car j'aime assez les grands coups d'épée. Mais nous tuons beaucoup de monde aujourd'hui. Qui aurait dit que « l'amour au théâtre » fût si sanguinaire!* M. Armand Silvestre, vous qui avez un cœur excellent, promettez-nous de ne sacrifier personne dans l'histoire que vous allez nous dire.

— *Madame, cela m'est impossible. Elle finit par une catastrophe à laquelle mon héros ne peut échapper, car il ne s'agit pas précisément d'une histoire, mais d'un scénario de drame, que je compte remplir un jour ou l'autre, et dont vous aurez la primeur.*

— *Un scénario ?*

— *Rempli de péripéties intéressantes, que vous jugerez à sa place dans cette journée toute dramatique.*

— *Et le nom de l'ouvrage ?*

— *Cinquième acte, — car c'est à l'effet final de la pièce que concourt l'enchevêtrement de son intrigue.*

— *Et le sujet ?*

— *Vous allez le connaître.*

CINQUIÈME ACTE

I



E sombre manoir des La Pétardière par une nuit d'orage. La lune, sans cesse voilée, puis découverte par la course folle des nuages, semble un écureuil de lumière qui sautille de branche en branche, au sommet d'un arbre noir. Les étoiles, dont la géométrie est sans trêve dérangée par le passage des ombres, paraissent jouer à cache-cache au fond du firmament. Tandis que le zénith est encore traversé par de larges bandes d'azur qu'un vent invisible secoue comme une lingerie céleste pendue à des clous d'or, l'horizon montueux et sombre est déchiré

d'éclairs que reflète l'eau frémissante des fossés du château. Tout est redevenu terrible d'aspect dans l'architecture de celui-ci, ainsi qu'aux jours maudits de la féodalité, quand Barnabé Levent de La Pétardière, le plus méchant seigneur de l'Angoumois, terrorisait les fertiles environs, assommant les hommes et jambant les filles, tenant pour si peu de chose la vie des manants qu'il les faisait pendre par douzaines, pour le simple plaisir de faire parade de sa supériorité. Gros vaniteux, va ! On dirait que l'horreur de la tempête ressuscite les tourelles abolies et balance, à l'extrémité des gargouilles absentes, d'imaginaires suppliciés. C'est qu'un drame, plus terrible encore que le drame extérieur qui n'en est que le décor, se passe dans les profondeurs de la légendaire demeure. Le dernier des La Pétardière, le comte Hugues-Gaspard Lechant de La Pétardière, ex-chambellan du roy Charles le dixième, est en train de rendre à Dieu une âme sans malice. Car c'était bien le plus borné gentilhomme de son temps ; ce qui n'était pas autrement fâcheux pour lui, — car il ne s'en doutait pas, — non plus que pour les autres, car il était aussi inoffensif que bête. Oui, ce porteur d'un nom tant de fois illustre (dans mes chroniques du moins) s'éteint

sans postérité, faussement pleuré par un tas de collatéraux avides, et ne recevant l'aumône de vraies larmes que d'une enfant aussi sincère que mélancolique, sa cousine lointaine Louise, âgée pour lors de sept ans, et dont cet appareil de mort a mis les nerfs fragiles en vibration.

Durant que le prêtre récite aux assistants agenouillé les suprêmes litanies, l'intendant Bernadou, le plus vieux serviteur de la maison, a sournoisement gagné un coin de l'appartement du comte qu'il serait malséant de mieux désigner en un pareil moment; et, dans un œil de bois ouvert sur des profondeurs mystérieuses mais non sans vagues parfums, il précipite un nombre considérable de papiers dérobés dans le secrétaire du mourant.

Les comptes de gestion d'abord, à lui Bernadou; car il avait volé le doux Hugues-Gaspard toute sa vie, puis une énorme liasse de titres de famille, pouvant faciliter des revendications sur l'héritage; enfin et surtout le dernier testament qui ne comprenait pas moins de vingt rames de papier: car son maître était prolix en diable, l'abondance du style n'étant point un privilège des gens d'esprit.

Boum! boum! le tonnerre gronde et l'âme,

toute blanche, du comte s'envole dans l'éternité. C'est le prologue auquel vous venez d'assister.

II

Vous saisirez aisément la raison de cet acte irrespectueux de Bernadou, irrespectueux et même indélicat, quand vous apprendrez que la destruction de toutes ces pièces donnait une autorité définitive à des dispositions d'outre-tombe autrefois prises par le défunt, et qu'il avait entendu abroger depuis par des dispositions nouvelles. Dans un moment de tendresse irréfléchie pour son intendant, le comte Hugues-Gaspard Lechant de La Pétardière avait, un jour, résolu que celui-ci devint propriétaire de tous ses biens si, au bout de quinze ans, aucun enfant n'était survenu à une personne de sa lignée qu'il désignait. Or, la petite Louise était précisément cet enfant, mais dont la naissance ne pouvait se prouver que par des recherches assez compliquées, comme Bouchardy lui-même aimait à les concevoir. Sachez seulement que les éléments en étaient contenus dans

les paperasses que Bernadou avait précipitées aux abîmes, et que le testament également supprimé était au profit de la petite. L'intendant savait donc bien ce qu'il faisait. Institué gardien du manoir, après lecture du testament, remis en vigueur, il se prit à attendre patiemment que les quinze ans spécifiés dans ce dernier fussent écoulés, pour devenir le seigneur d'un pays où ses aïeux avaient longtemps battu les grenouilles. Et, en bon manant qu'il était, il s'enflait déjà à l'idée d'assommer tous ses compatriotes de son importance : car n'allez pas croire, au moins, que les immortels principes solennellement proclamés « devant la nation réunie au Champ de Mars », comme dit l'épigraphe d'une gravure populaire, aient diminué les moyens d'oppression mis à la disposition des forts à l'endroit des faibles. La bourgeoisie possède ses procédés de tyrannie, tout comme l'ancienne noblesse, moins brutaux peut-être, mais plus lâches, plus légaux mais non moins infaillibles. Elle excelle à faire crever de faim les bourgeois à venir qui le rendront d'ailleurs aux aspirants bourgeois des âges futurs. Car c'est par cette transmission d'attentions délicates que s'affirme la solidarité fraternelle des générations, l'affectueuse unité des races.

III

Et, comme il redoutait justement que le temps lui manquât à lui-même, pour exercer autour de lui cette tutélaire influence, — car Bernadou avait dû vieillir pour devenir un coquin parfait, — il avait élevé son fils unique Onésime de façon à en faire un sot accompli, un sot pétulant, un sot dangereux; non pas un de ces calmes imbéciles dont le crétinisme est, tantôt et presque au choix, un repos ou un amusement, mais un de ces idiots barbares et bruyants qui emplissent l'air de leur bêtises si bien qu'on y suffoque, l'étalent fastueusement, tapent dessus pour en faire jaillir du vacarme et monter de la poussière. Rien ne manquait à ce drôle pour être irrémisiblement insupportable. Et une opinion de lui-même, bien qu'il eût été, au collège, un cancre renommé! Il avait étonné ses professeurs eux-mêmes. Le vieux Bernadou voyait, avec joie, s'épanouir à son ombre ce trésor de mauvais sentiments, cette fine fleur d'égoïsme, ce futur fléau de ses voisins. Par

un raffinement de cruauté, il réservait à ce monstre une délicieuse épouse, la plus charmante fille qu'on pût rêver, cette petite Louise qui grandissait au couvent, très pauvre puisqu'elle était dépouillée, et dont Bernadou s'était hypocritement chargé pour se faire une grande réputation d'humanité, d'abord, et ensuite parce qu'il avait son plan. Il en avait caché un peu dans sa poche, des papiers qui établissaient la parenté de cette enfant avec l'illustre souche des La Pétardière, et son droit à porter le nom. Un jour on pourrait fort habilement faire revivre tout ça, et s'adresser à M. le garde des sceaux, qui est, comme son nom l'indique, un des hommes les plus occupés de France. On obtiendrait de greffer le nom de la femme sur celui du mari, et tout à coup verrait-on surgir de sa roture originelle un Onésime Bernadou de La Pétardière, timidement blasonné mais réputé, chez les ignorants, pour un héritier direct du pendeur de vilains, Barnabé Levent de La Pétardière. Ainsi se complétait, dans l'aristocratie menteuse d'une apothéose nobiliaire, le rêve égalitaire du bourgeois Bernadou, libre-penseur et démocrate, en attendant, membre du conseil municipal et inspecteur des bibliothèques laïques.

Ce rêve devait d'ailleurs se changer en réalité. Car il est certains coquins à qui tout prospère, ce qui n'est pas, de vous à moi, pour encourager la vertu. Or, tout au moins, le mariage qui en était le point de départ devait s'accomplir comme Bernardou l'avait voulu, c'est-à-dire à l'expiration précise des quinze ans qui le faisait propriétaire du manoir. Il devait s'accomplir : il est accompli.

IV

Le voici maintenant, mon fameux cinquième acte, tout ce qui précède n'étant qu'un acheminement vers une des situations les plus fortes que dramaturge ait jamais conçues. Nous sommes au soir de l'hyménée et l'antique château, profané par l'indécente joie des usurpateurs, est plein de bruit et de lumière. Le vieux Bernardou, soûlé comme une grive, soufflette de sa main rouge et alourdie les casques de fer où s'emprisonnait le mâle visage des chevaliers. Il semble que l'outrage sonne, avec un bruit sinistre, au creux de ces héroïques coiffures et que les ombres des hé-

ros gémissent. Onésime, lui, a trop mangé, et de malséants hoquets scandent les lourdes galanteries qu'il débite à l'épousée, plus mélancolique que jamais dans sa parure de lys et qui semble porter en blanc le deuil de ses illusions de jeune fille. C'est dans la chambre, c'est dans le lit où le débonnaire Hugues-Gaspard, maître de son père, avait exhalé son bienveillant esprit, qu'Onésime entend proclamer ses droits de mari. Aussi est-ce là que l'attend, rougissante sous les draps et y cachant sa jolie tête blonde, Louise, toute indignée et toute troublée. Mais elle l'attendra longtemps. Va-t'en voir s'ils viennent, Jean! Les heures tombent goutte à goutte au gouffre du silence, et Onésime, sorti un instant, sans avoir dit un mot du but de son voyage, ne revient pas. Bientôt l'aube, pareille à un cygne, éparpillera à l'horizon la blancheur cotonneuse de ses plumes, et l'époux n'en est pas encore au premier verset du cantique de Juliette Lamber. L'épouse, elle, s'est doucement endormie. Que s'est-il passé? Changement à vue et tableau.

Un intérieur modeste; pas de tableaux de prix aux murailles, mais quelques bouquets de lavande. Aucun meuble somptueux. Un simple siège en acajou prolongé en tablette, avec une poignée de

cuivre à droite et, à gauche, un placard que soulèvent des journaux et des correspondances froissées. Sur une planchette, une urne de porcelaine ayant à fort peu près la forme d'une saucière. Sur le siège, presque dedans, car une force mystérieuse semble l'entraîner à l'intérieur, — un malheureux congestionné, les yeux hors de la tête, la langue pendante.

Ce malheureux, c'est Onésime, le héros de la fête interrompue.

Entré dans ce sanctuaire le cigare aux lèvres, il l'avait jeté, brûlant encore, dans l'œil ouvert et s'était brusquement assis, en homme pressé. Une douce chaleur était montée vers lui des profondeurs béantes, mais bientôt si cuisante qu'il avait voulu y soustraire son arrière-face en se levant. Impossible! Le vide faisait siphon sous lui et, son séant fermant hermétiquement l'ouverture, il était devenu la soupape vivante qu'une pression invincible fixe à son poste. Comme dans l'hypothèse des antiques physiciens, la nature, pleine de l'horreur du vide, l'attirait violemment en dessous pour le combler. Il s'épuisait, terrifié et sans voix, dans une lutte inégale et ridicule contre les inexorables lois des éléments.

Vous avez deviné, n'est-ce pas? Le cigare

allumé avait mis, en tombant, le feu aux papiers jadis précipités là par l'infâme Bernadou et depuis longtemps desséchés. Immédiatement une raréfaction de l'air tendant vers le vide mathématique avait transformé en ventouse ces cavités longtemps abandonnées. Onésime se trouvait assis sur le récipient d'une machine pneumatique ! Heureusement que l'apothicaire Dardanus, grand ami de Bernadou, avait été invité à la noce. Après une longue dissertation scientifique sur les causes de cet accident, il daigna délivrer le pauvre Onésime, en faisant parvenir de l'air extérieur au-dessous de lui. Mais celui-ci n'en mourut pas moins, un an après, de la fièvre, sans postérité.

Allez donc nier, après cela, le mystérieux et consolant pouvoir de la Providence !



plus délicate collation — confitures de perles et confitures de roses entre des ananas à la branche; et déjà l'on causait à mi-voix des contes du lendemain, qui ne manqueraient pas d'être les plus chastes et les plus poétiques du monde, puisque la reine Céphise avait résigné le sceptre entre les petites mains pâles de Lady Helmsford qui, à ce qu'on chuchotait, élirait pour roi M. François Coppée!



TABLE

	Pages.
<i>Le château de la Marquise se réveilla.....</i>	3
<i>EDMOND DE GONCOURT</i>	
LA COURTISANE AU THÉÂTRE.....	8
<i>Il est difficile, dit la Marquise.....</i>	21
<i>VALRÉAS</i>	
MAMAN SIMONE.....	24
<i>Je crois à l'acquittement de la comtesse.....</i>	35
<i>ARSÈNE HOUSSAYE</i>	
UNE VISITE A MADEMOISELLE DE CAMARGO.....	42
<i>Eh bien, dit la Reine.....</i>	67
<i>THÉODORE DE BANVILLE</i>	
LE CHÊNE ET LE ROSEAU.....	72
<i>C'est évidemment un très beau conte.....</i>	84
<i>PAUL ARÈNE</i>	
UNE INGÉNUE.....	89
<i>Quel dommage ! fit Suzanne d'Élys.....</i>	97

	Pages.
<i>CATULLE MENDÈS</i>	
LA VIE ET LA MORT D'UNE DANSEUSE.....	99
<i>Si jamais histoire fut sans morale.....</i>	116
<i>GUY DE MAUPASSANT</i>	
LA REVANCHE... ..	123
<i>Des applaudissements discrets saluèrent ce dénouement....</i>	140
<i>LÉON CLADEL</i>	
IRÈNE.....	144
<i>Et voilà comment tous les chemins.....</i>	158
<i>RENÉ MAIZEROY</i>	
LES MONTEFIORE.....	161
<i>Je savais bien, dit la reine Céphise au conteur.....</i>	173
<i>ARMAND SILVESTRE</i>	
CINQUIÈME ACTE.....	181
<i>Comme la plupart des contes d'Armand Silvestre.....</i>	192



BIBLIOTECA
 CENTRALĂ
 UNIVERSITARĂ "CAROL I"
 BUCUREȘTI